

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

BIBLIOTHEQUE

CINO CENTS

Publié par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 20 SEPTEMBRE 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 24

LA VENGERESSE !

Cinquième Partie du CHEMIN DES LARMES



....La danseuse put mettre pied à terre sur la première marche du perron de l'hôtel. (Page 539)

LA VENGERESSE !

(Cinquième partie du CHEMIN DES LARMES)

I

LES BOUQUETS.

Flora, la Papillonne, était rentrée chez elle à onze heures et tout de suite s'était mise au lit, mais elle avait la tête pleine de pensées, de souvenirs, elle avait longuement réfléchi et n'était parvenue à s'endormir qu'à une heure très avancée de la nuit.

Elle se réveilla à neuf heures et sonna sa femme de chambre. Celle-ci ne tarda pas à paraître, tenant d'une main un magnifique bouquet, qu'un domestique en livrée venait d'apporter, et de l'autre une carte de visite.

— Voyons cette carte, dit la danseuse.

Elle la prit et lut :

« Comte Maxime de Verdraine.

— Ah ! bien, fit-elle.

Au-dessous du nom, gravé avec soin, il y avait une couronne de comte.

Flora jeta la carte sur sa table de nuit, prit ensuite le bouquet et l'examina attentivement comme si elle eût admiré la rareté et la beauté des fleurs qui le composaient.

— Augustine, comment trouvez-vous ce bouquet ?

— Très beau, mademoiselle, répondit la femme de chambre.

— Oui, toutes ces fleurs sont belles et plus rares encore. Combien pensez-vous qu'il a été payé ?

— Je ne saurais dire, mademoiselle, mais peut-être plus de cent francs.

— Oui, peut-être ; mais c'est une somme insignifiante pour M. le comte de Verdraine, qui est très riche.

Un sourire singulier courut sur les lèvres de la danseuse. Puis ayant toujours les yeux fixés sur le bouquet posé sur le lit, elle resta quelques instants pensive.

— Non, murmura-t-elle, non, je ne dois avoir aucun scrupule !

Elle passa sa main sur son front, soupira et reprit à haute voix :

— Augustine, combien y a-t-il encore de bouquets dans le salon ?

— Mais au moins dix ou douze.

— Ce soir, tous devront être jetés dans la rue, vous le direz à Ajax.

— Même celui-ci, mademoiselle ?

— Non pas ; celui-ci, Augustine, vous le placerez dans mon plus beau vase de Sèvres, celui du ministre.

— Bien, mademoiselle.

— Je ne veux plus avoir dans mon salon et ma salle à manger que les fleurs qui me seront envoyées par M. le comte de Verdraine.

La femme de chambre regarda sa maîtresse avec surprise.

— Eh bien, oui, continua Flora, je ne traite plus maintenant mes admirateurs...

— Oh ! dites vos adorateurs, mademoiselle.

— Si vous voulez, Augustine ; maintenant je ne traite plus ces messieurs sur le pied de l'égalité entre eux, jusqu'à présent tous m'étaient parfaitement indifférents et l'on m'a souvent reproché de ne pas avoir de préférence ; cette préférence, je l'accorde aujourd'hui au nouveau venu, à M. le comte de Verdraine, qui m'a été présenté hier, au théâtre. Il est fort bien, ce comte, c'est un homme charmant. de plus, il s'appelle Maxime, un nom que j'aime.

— Enfin mademoiselle se décide à aimer ?

— Vous allez un peu vite, Augustine, je n'en suis pas encore là. Je me décide à accepter les hommages d'un homme du monde distingué, spirituel, aimable, très bien physiquement et jeune encore, car il ne doit pas avoir plus de trente-cinq ans ; mais entre cela et aimer il y a une différence.

— Oui, mais pourquoi mademoiselle, qui a un si bon cœur et qui est si bonne, n'aimerait-elle pas ?

— Peut-être aimerai-je un jour ; je ne suis pas plus insensible qu'une autre, et je sens bien que si je rencontrais un homme... Mais l'amour est un sentiment qui ne se commande pas.

— C'est vrai, mademoiselle ; enfin, mademoiselle veut essayer ?

— Oui, répondit Flora avec une lueur dans le regard.

— Après tout, mademoiselle est libre : n'a de compte à rendre à personne et a parfaitement le droit de faire ce qu'elle veut.

— C'est votre avis, Augustine ?

— Absolument, mademoiselle.

— Eh bien ! ce que je veux faire, je le ferai.

La jeune fille se leva, fit sa toilette et fut bientôt habillée. Du reste, aussi bien quand elle sortait que chez elle, elle était toujours mise très simplement ; sur elle, jamais rien de tapageur, de criard ; elle détestait les excentricités de la mode, ces couleurs voyantes qui tirent l'œil, et avait une sorte de mépris pour toutes ces fantaisies coûteuses qui veulent parer une femme et nuisent le plus souvent à sa beauté, à sa grâce.

Chez elle, Flora était presque constamment en peignoir blanc ou rose l'été, havane ou bleu foncé l'hiver. Ces costumes, sortis des mains d'une bonne faiseuse, lui allaient à ravir. Elle était délicieusement jolie avec le peignoir rose tendre dont elle venait de se vêtir et dont la jupe tombait sur ses pieds chaussés de pantoufles de satin du même rose que le vêtement.

Souvent, elle arrangeait coquettement sur sa tête une mantille, qui ajoutait à sa beauté un charme tout particulier. C'était sans doute en souvenir de ses jeunes années et de l'Espagne qu'elle n'avait pas complètement abandonné la mantille, cette partie du costume national des señoritas espagnoles. Du reste, comme nous venons de le dire, elle mettait une certaine coquetterie à s'en parer et savait très bien ce que sa beauté y gagnait.

Après avoir vu la danseuse une fois avec sa mantille, si on l'eût revue sans cet ornement, on aurait tout de suite remarqué que quelque chose lui manquait, qu'il y avait un changement dans sa physionomie.

Sa femme de chambre lui disait souvent :

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez comme vous êtes bien, comme vous êtes charmante avec votre mantille ! Vous avez les plus beaux yeux du monde ; eh bien, il me semble qu'ils ne sont plus les mêmes quand vous n'avez pas votre mantille.

La femme de chambre s'était retirée, emportant le bouquet pour le placer, comme elle en avait reçu l'ordre, dans le vase « du ministre ».

Flora ouvrit le tiroir d'un meuble et dans un coffret, au milieu de divers autres papiers, elle trouva une carte de visite dont le papier de bristol jauni attestait l'ancienneté. Sur cette carte il y avait :

COMTE MAXIME DE VERDRAINE

Et comme sur l'autre carte la couronne de comte.

La danseuse plaça les deux cartes l'une à côté de l'autre et les examina avec attention. Elle put se convaincre que si les deux cartes n'avaient pas été tirées sur la même plaque de cuivre ou d'acier, une nouvelle plaque avait été copiée sur l'ancienne, avec une exactitude parfaite.

— Aucun doute n'est possible, murmura-t-elle ; d'ailleurs il me sera facile d'obtenir certains renseignements.

Elle glissa les deux cartes dans le coffret, qui fermait au moyen d'un ressort secret, puis elle referma le tiroir et eut encore sur les lèvres le sourire singulier dont nous avons parlé tout à l'heure.

Le lendemain, deuxième bouquet du comte également accompagné d'une carte et apporté par le même domestique le jour suivant, et toujours à la même heure, troisième bouquet, troisième carte.

La danseuse chercha dans les fleurs de ce dernier bouquet comme si elle eût espéré y trouver une lettre. Il n'y avait rien.

— Allons, pensa-t-elle, il ira à quatre.

Elle se trompait, ce ne fut pas un bouquet qu'elle reçut le lendemain, mais une lettre. Le domestique attendait dans le cas ou il y aurait une réponse.

M. de Verdraine demandait à Mlle Flora de vouloir bien l'autoriser à lui faire une visite à telle heure qui lui conviendrait le mieux.

—Si elle me répond et m'accorde le rendez-vous que je lui demande, s'était dit Maxime, c'est que, comme le pense d'Ambresle, je suis en bon chemin.

Ayant lu le billet, Flora, sur un papier satiné et parfumé, écrivit la réponse que voici :

" Monsieur le comte,

" Le mercredi étant un des deux jours de la semaine que je consacre à faire des visites, j'aurai l'honneur de vous recevoir aujourd'hui mardi à deux heures de l'après-midi.

" Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considération distinguée. " FLORA. "

Quand M. de Verdraine eut lu ces mots, la joie du triomphe étincela dans son regard, et comme un échappé de lycée, qui reçoit un premier billet d'amour, il porta celui de la danseuse à ses lèvres frémissantes.

—Elle est à moi ! s'écria-t-il avec un superbe mouvement d'orgueil.

Alors il lui sembla entendre une voix qui lui disait pour calmer son transport :

—Ta victoire pourra te coûter cher !

—He, qu'importe ! fit-il, on payerait de sa vie le bonheur de posséder l'amour d'une femme comme l'incomparable Flora, la merveille des merveilles.

Il avait dit ou pensé cela avant Mme de Rayhole, avant d'épouser la belle Paule, avant d'avoir Mme de Brœgnies, chaque fois, enfin, que sa terrible passion s'était emparée de son cœur. Et c'était vrai, et nous l'avons vu, le comte de Verdraine était un de ces hommes qui ne reculent devant rien, qui sacrifient tout à leurs passions du moment et se précipiteraient dans un abîme si la satisfaction était au fond.

A deux heures précises, le beau Maxime, vêtu à la dernière mode et tout fringant, sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse.

Il était venu dans sa victoria, mais craignant de déplaire à la jeune fille, il avait mis pied à terre à cinquante pas de distance.

Ce fut Ajax, le petit bossu barbu, qui vint ouvrir.

—Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ? dit-il.

—Je suis le comte de Verdraine.

—Ah ! bien, très bien, monsieur ; j'ai reçu l'ordre de laisser entrer monsieur le comte.

Maxime traversa la petite cour, monta trois marches et, dans un vestibule de trois mètres carrés, se trouva en présence du deuxième gardien de la maison, dont avait parlé le vicomte d'Ambresle ; c'était effectivement un mulâtre et il se nommait Ali.

—Vous êtes monsieur le comte de Verdraine ? demanda le maîtreur.

—Oui, répondit Maxime.

Ali ouvrit une porte et le comte pénétra dans l'antichambre précédant le salon. Là se trouvait Augustine. Elle salua le comte et aussitôt l'annonça à sa maîtresse.

Flora se levait pour recevoir M. de Verdraine.

Après les premières paroles échangées, Maxime voulut prendre la main de la fille, qui la retira par un mouvement d'instinct que réfléchit.

—Oh ! fit-il avec un accent de tristesse sincère.

—Vous y tenez donc, monsieur le comte ? dit-elle gracieusement et d'une voix plus douce.

Et, souriante, elle avança sa main.

Maxime la pressa doucement. Il était visiblement ému.

Elle fit signe à s'asseoir dans un fauteuil, s'assit elle-même à côté de lui et reprit :

—Vous ne trouvez point ici le luxe auquel vous êtes habitué, monsieur le comte, et peut-être pensez-vous que la danseuse Flora est bien mal logée.

—Mademoiselle, répondit-il, je ne vois que vous et ne peux voir que vous ; par vous, tout ce qui vous entoure est superbe ; le vrai luxe c'est votre beauté, et aucun palais, si merveilleux qu'il soit, n'est comparable à cette demeure.

—Vous êtes enthousiaste, monsieur le comte, mais je suis femme et, quoi qu'on en dise, je ne suis pas complètement insensible aux compliments. Les personnes qui ne me connaissent pas auraient le droit, j'en conviens, d'être étonnées en voyant mon pauvre ameublement ; mais la grande simplicité me plaît, j'aime peu ce qui brille, je suis ici selon mes goûts et je ne sais pas s'ils changeront jamais.

Le comte jeta un regard autour du salon, vit ses trois bouquets, qui en faisaient le principal ornement, et sourit.

—A propos, monsieur le comte, reprit Flora, je vous remercie de ses superbes bouquets ; j'ai beaucoup admiré toutes ces belles fleurs.

—Ainsi, j'ai eu le bonheur de vous être agréable ?

—Mais sans doute.

—Vous aimez les fleurs, vous devez en recevoir beaucoup ?

—Trois ou quatre bouquets chaque jour, et j'en recevrais davantage si je ne les refusais pas. D'ailleurs, je ne garde même point ceux qu'il me plaît d'accepter.

—Qu'en faites-vous donc ?

—Je les donne à des amies, à des camarades qui viennent me voir.

—Pourtant, mademoiselle...

—Ah ! oui, je comprends... les vôtres ? fit-elle en rougissant et comme embarrassée ; oh bien, oui, je les ai conservés.

Maxime devint radieux.

—L'envoi de votre premier bouquet ne m'a pas surpris, monsieur le comte ; après la causerie assez familière que nous avions eue la veille, je vous avoue que je l'attendais. Je l'ai fait placer aussitôt dans ce vase de Sévres qui m'a été offert récemment par un de nos ministres. Votre deuxième bouquet, plus beau et plus riche encore que le premier, me donna beaucoup à réfléchir, le troisième me rendit perplexe et, je ne vous le cache point, quelque peu inquiete.

—Pourquoi, mademoiselle ?

—Pourquoi ? Mais parce que je me demandais quelles pouvaient être vos intentions. J'aime les situations sans équivoque, c'est-à-dire franches et bien définies. Si vous m'aviez envoyé un quatrième bouquet, non seulement je ne l'aurais pas accepté, mais j'aurais donné l'ordre qu'on remit à votre messager les trois premiers et que tous quatre vous fussent renvoyés.

Si vous me demandiez pourquoi j'aurais agi ainsi, il ne me serait pas possible de vous l'expliquer. Je suis fantasque, monsieur le comte, et pas assez une femme comme les autres.

—Mais c'est pour cela que vous leur êtes si supérieure, pour cela que vous êtes adorable !

—Enfin, continua Flora, vous m'avez adressé un billet, je vous ai accordé ce que vous me demandiez et vous voilà. Maintenant, monsieur le comte, veuillez me dire pourquoi vous m'avez priée si instamment de vous recevoir ?

—Est-ce que vous ne le comprenez pas ?

—Si, peut-être, mais je peux me tromper, répondit-elle en enveloppant de Verdraine de son regard doux et plein de langueur.

—Je vous aime, mademoiselle Flora, je vous aime, je vous adore !

La jeune fille attachait sur eux sur ceux de Maxime.

—Cela vous a pris bien brusquement, dit-elle d'un ton grave.

—Oh ne le croyez pas !... Je vous aime depuis longtemps, et c'est parce que je vous aimais à en perdre la raison que j'ai prié mon ami, le vicomte d'Ambresle, de me présenter à vous l'autre soir.

—Pourtant, vous ne m'aviez jamais vue que sur la scène.

—Oui, sur la scène, mêlé à la foule de vos admirateurs et joignant mes applaudissements aux leurs ; mais cela ne me suffisait point, et je n'ai pas à vous le cacher, bien des fois, devant votre maison, j'ai attendu que vous sortiez et vous ai suivi à travers les rues, espérant toujours que le hasard, cet

heureux hasard qui sert les amoureux, me fournirait l'occasion de m'approcher de vous et de vous parler.

Après être restée un moment silencieuse, Flora répondit :

—Oui, c'est effré, je me suis aperçue qu'un homme, un inconnu, mettait à me suivre une persistance singulière. Ainsi, cet homme, c'était vous ?

—C'était moi.

—Et je dois croire que vous m'aimez ?

—Je vous l'ai dit, je vous aime de toute la force qui est en moi, jamais un amour plus ardent n'a fait battre le cœur d'un homme.

—Votre langage, monsieur le comte, vous devez bien le penser, n'est pas chose nouvelle pour moi ; bien des hommes, des jeunes et des vieux, et des plus riches, me l'ont fait entendre et je n'y ai pas répondu. J'ai mes idées et mes sentiments ; je suis tranquille, heureuse dans ma liberté, et il faudrait beaucoup, beaucoup de choses pour me faire consentir à changer mon genre de vie pour un autre où je ne trouverais peut-être qu'une grande désillusion.

Vous me dites que vous m'aimez, monsieur le comte, je vous bien vous croire ; mais, voyons, qu'espérez-vous ?

—Que vous verrez en moi un homme d'un dévouement absolu et que j'aurai le bonheur de vous faire partager mon amour.

—Assurément, monsieur de Verdraine, vous êtes un homme séduisant et assez jeune encore pour avoir la prétention de plaire à n'importe quelle femme que vous honorez de votre affection. Moi, je ne suis qu'une pauvre danseuse, presque rien, et cependant, je dois vous en prévenir, si vous ne le savez pas déjà, mon cœur est difficile à prendre.

Je suis relativement déjà vieille, puisque j'ai vingt-quatre ans ; eh bien, quoique je sois une fille de théâtre, et vous le croirez ou ne le croirez pas, cela importe peu, je n'ai jamais aimé, et jamais un homme n'a eu le droit de me parler avec familiarité. Je ne suis pas de celles qui se vendent, et comme je n'ai jamais aimé, je ne me suis pas donnée.

Je ne dis point que je ne veux pas aimer, et je ne saurais dire non plus que je n'aimerai jamais ; ceci est le secret de l'avenir : mais avant qu'un homme ait mon amour, il faudra qu'il m'ait donné de grandes preuves du sien. Vous voilà prévenu, monsieur le comte.

—Oui. Eh bien, mademoiselle, mettez-moi tout de suite à l'épreuve.

—Tout de suite, non ; mais cela viendra, monsieur de Verdraine, si vous persistez dans vos intentions.

—N'en doutez pas ; aussi suis-je prêt à tout faire pour vous mériter.

La jeune fille sourit.

—Dites, Flora, dites, continua le comte, qu'exigez-vous de moi ?

—Je réfléchirai, je verrai, monsieur le comte. Mais tenez, voyez comme je suis défiante, je crains que cet amour que je vous ai inspiré ne soit pas autre chose qu'un caprice.

—De grâce, ne pensez pas cela !

—Vous-même pouvez vous tromper sur la nature de vos sentiments ; dans ce cas si vous voulez me croire...

—Eh bien ?

—Vous renoncerez à votre projet.

—Jamais !

—C'est que je serai probablement très exigeante.

—Je répondrai à toutes vos exigences, et je ferai plus encore que vous ne me demanderez. Oh ! vous m'aimerez, il faudra bien que vous m'aimiez !

—Je ne dis ni oui ni non ; cela dépendra de vous, monsieur le comte.

—Pour vous, Flora, aucun sacrifice ne me coûtera : mais sachez-le donc, je ne pense qu'à vous et ne vis plus que pour vous ; pour moi, il n'y a plus que vous au monde, tout ce que je possède, je le mets à vos pieds ; pour un de vos regards, un de vos sourires, je jetterais ma fortune à tous les vents, je vendrais mon âme ! Enfin, pour vous posséder, je donnerais ma vie avec joie !

—Arrêtez, monsieur de Verdraine, dit la jeune fille en riant, arrêtez, pas d'exagération ; si exigeante que je puisse me montrer, je n'irai pas jusqu'à vous demander votre vie.

Sur ces mots, reprenant sa physionomie grave, elle se leva, tendit sa main à Maxime et le congédia en lui disant :

—S'il vous est agréable de revenir me voir après demain, monsieur le comte, vous me trouverez ici comme aujourd'hui, à deux heures.

Le comte se retira enchanté, ayant dans le regard l'orgueil du triomphe et trouvant que la terre n'était plus assez grande pour le porter.

II

LE PACTE

Le jour qui suivit parut à M. de Verdraine long comme un siècle. La matinée du lendemain dut lui paraître également longue, car il jetait souvent un regard sur la pendule et était en proie à une agitation qui trahissait son impatience.

Enfin l'heure de se rendre rue des Dames arriva, il mit à partir un tel empressement qu'il sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse vingt minutes avant l'heure donnée.

Comme la première fois, ce fut le bossu qui lui ouvrit. Ce fidèle gardien de la porte la referma aussitôt, après avoir salué gravement et respectueusement le comte, qu'il laissa passer sans prononcer une parole.

Dans le vestibule, de Verdraine trouva Ali, qui le salua aussi très respectueusement, et le fit entrer dans le salon en lui disant qu'il allait faire prévenir Mlle Flora, et en le priant de vouloir bien attendre quelques instants.

Les trois bouquets étaient toujours là, dans les mêmes vases et occupant les mêmes places ; les fleurs, gardant toute leur fraîcheur, témoignaient des soins qui leur étaient donnés.

Le comte s'était assis ; il attendit un grand quart d'heure, mais au moment même où la pendule du salon sonna deux heures, il entendit un bruit de pas légers, puis une porte s'ouvrit et Flora parut.

Maxime se leva pour saluer. La jeune fille avait la même toilette que l'avant-veille, et cependant il sembla au comte qu'il ne l'avait pas vue encore aussi rayonnante de jeunesse, de grâce et de beauté.

—Monsieur le comte, dit-elle, je vous ai fait un peu attendre ; mais vous êtes arrivé avant l'heure. Voyez, ajouta-t-elle en souriant et en montrant la pendule.

—C'est vrai, mademoiselle, répondit-il ; dans mon impatience de me trouver près de vous, j'ai devancé l'heure ; je n'ai pas le droit de me plaindre d'avoir attendu ; d'ailleurs dans ce salon, où il semble que vous êtes dans toutes choses, où je respire l'air que vous avez respiré, l'attente ne m'a pas été très pénible.

—Vous avez du goût pour le madrigal, monsieur le comte, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en faire le reproche. Allons, asseyez-vous et causons sérieusement.

—Oui, sérieusement.

—Après ce que je vous ai dit, monsieur de Verdraine, après vous avoir averti que je pourrais être extrêmement exigeante, je pensais que vous auriez réfléchi et que, arrêté par vos réflexions, vous ne seriez pas revenu ici.

—Est-il possible que vous ayez pensé cela ?

—Sans doute.

—Ah ! vous ne me connaissez pas !

—C'est vrai, je ne vous connais pas encore, monsieur le comte ; écoutez-moi : ce n'est pas à moi de me mépriser ; cependant, croyez-le, je n'ai pas la sottise de me croire plus que je ne suis ; une danseuse, si applaudie qu'elle soit, n'est tousjours qu'une danseuse, et elle ne peut être comparée à aucune des belles jeunes filles de votre monde à qui moi et mes pareilles servons d'amusement.

—Je vous trouve mille fois supérieure à toutes les autres femmes, répliqua le comte avec feu, supérieure par la beauté, la grâce, l'esprit, par tout ce qu'il y a en vous d'exquis et de

divin, et je ne vous permets pas de parler de vous avec un tel dédain.

—Pourtant, monsieur le comte, c'est une de ces femmes au-dessus desquelles il vous plaîd de me placer, qui serait plus que moi digne de votre amour ?

—Non, non, s'écria-t-il, de plus en plus animé, c'est vous que j'aime, c'est vous que je veux aimer ! Pour moi il n'y a plus qu'une seule femme au monde, vous !

—Ainsi vous ne voulez pas renoncer à votre projet ?

—Je vous ai déjà répondu jamais.

—Soit, mais si plus tard vous avez des regrets, vous vous appellerez que j'ai fait ce que je devais pour vous éloigner de moi.

—Je n'aurai pas de regrets !

—C'est ce que nous verrons. Monsieur le comte, vous connaissez l'Espagne ?

—Oh ! très peu.

—Vous y êtes allé, m'a dit votre ami, le vicomte d'Ambrèsle.

—Oui, mais je n'ai fait qu'un séjour de quelques mois à Madrid.

—Quelques mois peuvent suffire pour étudier et connaître les mœurs d'un pays. Eh bien ! monsieur de Verdraino, c'est le plus pur sang espagnol qui coule dans mes veines, et il est bon que vous le sachiez dès maintenant. Si j'ai quelques-unes des qualités des femmes de mon pays, je crois en avoir aussi tous les défauts.

—J'adorerai vos défauts.

—Décidément, monsieur le comte, vous êtes un homme étonnant.

—Et pourquoi ?

—Mais parce que vous avez des réponses stupéfiantes. Enfin, passons. L'un de mes défauts est d'être jalouse.

—Oh ! léger défaut, lequel, d'ailleurs, a son bon côté.

—Je le veux bien, si vous y tenez. Donc, je suis jalouse, et je n'admettrai jamais que vous puissiez adresser à une autre femme un tendre regard ou un sourire, et moins encore un de ces madrigaux que vous savez si bien tourner.

—Je ne verrai que vous et ne penserai qu'à vous.

—C'est bien ainsi que je l'entends. Vous m'avez dit que vous étiez prêt à faire pour moi tous les sacrifices.

—Oui, tous.

—Et vous êtes décidé à employer tous les moyens pour vous faire aimer de la danseuse Flora ?

—Oui.

—Vous allez donc me faire votre cour et, naturellement, comme à un amoureux dont j'accepterai les hommages, ma maison vous sera ouverte tous les jours aux heures où je pourrai vous recevoir. Admettons que vous réussissiez au bout de deux ou trois mois...

—Oh ! ce serait me faire trop attendre !

—Eh bien, mettons un mois et même quinze jours ; donc, dans quinze jours je vous dis : "Monsieur le comte, vous êtes arrivé à votre but ; je vous aime, épousez-moi !" que me répondrez-vous ?

Le comte tressaillit et devint très pâle.

—Mais... fit-il visiblement embarrassé.

La jeune fille, très calme, le regardait fixement.

—Vous ne dites rien, monsieur le comte, reprit-elle, et il semble que ma question, bien naturelle pourtant, vous a tellement troublé. Pour moi, vous êtes prêt à tout sacrifier ; mais vous trouvez sans doute que donner votre nom à la danseuse Flora est un sacrifice que vous ne pouvez pas faire.

—Ce n'est pas cela, je vous le jure !

—Qu'est-ce donc, alors ?

—Je ne peux pas... balbutia-t-il.

—Ainsi, monsieur le comte, ce que vous voulez, c'est que je sois votre amie ?

Il ne répondit pas ; mais il la regarda avec une expression révélant toutes les fureurs d'une passion dévorante.

—Seulement, continua la danseuse, la situation n'est plus

la même, et mon attitude vis-à-vis le comte de Verdraino, ne sera point celle que j'aurais eue ayant l'espoir de porter son nom ; en d'autres termes, monsieur le comte, mes exigences seront d'une nature toute différente, et je vous préviens que si vous persistez à vouloir vous faire aimer de Flora, je ne ménagerai pas votre fortune.

—Tout ce que je possède est à vous, je vous l'ai dit.

—Oui, et je me plais à reconnaître que vous êtes généreux.

—Pour vous je serai prodigue.

—Je ne m'en plaindrai pas. Maintenant, monsieur le comte, si vous le voulez bien, nous allons faire une convention, car c'est une sorte de pacte que nous allons signer tous deux.

—Dites, Flora, dites ; votre volonté sera la mienne ; ce que vous voudrez, je le voudrai aussi.

—Du reste, ce sera dans l'empressement que vous mettez à m'être agréable, à me satisfaire que vous me prouverez que c'est bien un véritable amour que je vous ai inspiré et que vous arriverez à me le faire partager.

Jusqu'à présent, comte, j'ai vécu simplement ; c'était dans mes goûts modestes ; mais je suis fatiguée de cette existence retirée que je mène, de la monotonie d'une solitude qui ne va, —on me l'a dit cent fois,—ni à ma jeunesse, ni à ma beauté, ni à ma réputation. Que voulez-vous ? on finit par se lasser de tout, même de ce que l'on a cru être le meilleur.

Pour me faire sortir de cette pauvre petite maison, des hommes épris de ma beauté et qui auraient été fiers de la conquête d'une danseuse, ont mis comme vous à mes pieds toute leur fortune. J'ai repoussé leurs offres sans mépris, sans indignation, mais avec le froid sourire de l'indifférence. Pourquoi n'ai-je écouté aucun de ces tentateurs ? Probablement parce que ni les uns ni les autres ne me plaisaient. Il faut croire, comte, que c'était vous que j'attendais !

—Ah ! Flora, vous m'ouvrez le ciel !

—Monsieur le comte, défiez-vous de votre enthousiasme. Je continue : Mes goûts et mes idées vont changer, car je veux avoir aussi, à mon tour, des appétits. Je me trouve ici à l'étroit, très médiocrement installée et je tiens à ne plus m'entendre reprocher de demeurer aux Batignolles.

—Dans quinze jours vous ne serez plus ici, dit vivement le comte.

—Nous reparlerons de cela tout à l'heure. Le temps passe vite, monsieur le comte, et à mesure qu'il s'enfuit, on vieillit, la femme plus rapidement encore que l'homme. Quand il en est temps encore, pourquoi ne profiterais-je pas de ma jeunesse ? Je ne connais les plaisirs du monde que par ce que j'en ai entendu dire autour de moi ; eh bien, je désire savoir ce qu'ils sont réellement ; je veux, comme tant d'autres femmes qui peut-être ne me valent pas, connaître les jouissances de la vie luxueuse, avoir ma maison, mes gens, des chevaux, des voitures, des bijoux, des dentelles, des toilettes magnifiques qui feront sensation aux courses et partout où je me montrerai... Est-ce que vous n'êtes pas effrayé, monsieur le comte ?

—Pourquoi serais-je effrayé ! Mais je suis charmé, enchanté, au contraire.

—Alors ?

—Tout cela, Flora, vous l'aurez !

—C'est bien, dit simplement la danseuse

Et avec une légère pointe d'ironie elle ajouta :

—Je n'attendais pas moins de vous, qui êtes un gentilhomme de la bonne et vieille école ; on dit en France, je crois, gentilhomme de vieille roche...

Comme il a été dit, comte, je vous autorise à me faire votre cour et vous pourrez mettre en lumière, à mon intention, votre aimable talent pour le madrigal. Lorsque cela nous sera agréable à tous deux, vous pourrez m'accompagner dans mes promenades ; vous serez reçu chez moi à des heures convenues, comme un ami, mais sans que vous puissiez y donner un ordre quelconque avant d'en avoir acquis le droit ; je vous permettrai de venir me prendre au théâtre, le soir, pour me ramener à ma porte. J'aime beaucoup le spectacle, nous

irons ensemble voir les pièces nouvelles ; il ne me déplaira pas non plus que vous me conduisiez de temps à autre dans certaines de vos réunions d'amis où d'autres femmes seront admises.

Comme vous le voyez, comte, vous aurez toute facilité de me voir, de me parler, et à part les heures que je dois à mon emploi et celles réclamées par le repos, vous pourrez être constamment avec moi.

Maxime écoutait, plongé dans une sorte d'extase.

—Mais, continua Flora, qu'il soit bien entendu, comme vous l'avez dit vous-même, que vous serez entièrement soumis à ma volonté. Tant que vous ne vous serez pas fait aimer, vous ne devrez rien me demander que je ne puisse vous accorder ; vous attendrez patiemment, sans plaintes ni récriminations, que je vous dise : je vous aime ! Alors, comte, alors seulement, vous serez mon maître par droit de conquête, et à mon tour, je devrai être soumise à votre volonté. Voilà mes conditions, monsieur le comte ; m'avez-vous bien comprise ?

—Oui, très bien.

—Vous êtes libre maintenant d'accepter ou de refuser.

—Puis-je demander de rendre vos conditions moins dures ?

—C'est inutile, je n'y changerai rien.

—Et si je ne les acceptais pas telles qu'elles sont ?

—En ce cas, monsieur le comte, nous n'aurions rien dit, et nous nous séparerions à l'instant même pour ne plus nous revoir.

—Vous êtes cruelle.

—Peut-être. Enfin, à quoi vous décidez-vous ?

—Ah ! Flora, vous savez bien que je vous aime ! J'accepte ; j'aurais seulement voulu qu'elles fixassent un délai.

—Comte, est-ce mon amour que vous voulez ?

—Vous le savez bien.

—Alors, puis-je savoir aujourd'hui à quelle date je vous aimerai ?

—Vous avez raison.

—Qu'avez-vous encore à objecter ?

—Plus rien.

—En ce cas, nous signons notre pacte ?

—Oui.

Flora tendit sa main au comte. Il la prit et sur le bout des doigts mit un baiser.

—Flora, ma bien-aimée Flora, s'écria-t-il, je vous l'ai dit et je le répète, aucun sacrifice ne me coûtera ; tout pour vous ! Ah ! je voudrais être le maître de l'univers pour que vous en fussiez la reine !

Elle sourit, le regarda pendant quelques instants avec une expression indéfinissable ; puis, lentement, sa tête s'inclina et elle resta pensive, pendant que lui, captivé, éperdu et comme enveloppé d'effluves magnétiques, retombait dans son extatique admiration.

Il y eut un assez long silence.

Lentement encore Flora releva la tête, prit une pose gracieuse, pleine de langueur et attacha sur le comte son regard velouté, chargé de caresses félines.

Ah ! comme elle connaissait la puissance de ce regard et celle non moins puissante de sa beauté !

—A propos, comte, dit-elle, il y a avenue du Bois-de-Boulogne un charmant hôtel à louer et tout prêt à être occupé, qui me plaît beaucoup ; là, je pourrais me croire la reine de l'univers.

—Demain, Flora, la location de cet hôtel sera faite en votre nom.

—Est-ce que vous avez un tapissier ?

—Oui, sans doute, et c'est un homme de goût, un artiste dans son genre.

—Il faudrait qu'il ne demandât pas plus de quinze jours pour mettre l'hôtel en état de me recevoir.

—Dans quinze jours, vous y serez installée.

—Pour l'aménagement, comte, je m'en rapporte entièrement à vos goûts délicats et à l'expérience de votre tapissier.

—Vous serez satisfaite.

—Je vous éviterai la peine de me trouver des domestiques, d'ailleurs j'ai déjà ma femme de chambre, une cuisinière et Ali que je désire garder.

—Et votre bossu ?

—Oh ! lui, bien que j'y sois très attachée, il ne me plaît pas de l'avoir avenue du Bois-de-Boulogne, il restera ici.

—Est-ce que vous gardez cette maison ?

—Oui ; au moins pendant un certain temps.

—Mais pourquoi ?

—Une précaution, monsieur le comte, dans le cas où vous seriez vite lassé de moi.

—Oh ! pouvez-vous avoir une pareille pensée !...

—La fortune et les flots sont changeants, comte ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfin c'est mon idée.

—Je ne dis plus rien.

—En plus de mes serviteurs actuels, je n'aurai besoin, je crois, que d'un cocher et d'un valet de pied.

—Ils vous seront indispensables.

—A vous, comte, revient encore le soin d'acheter les chevaux et les voitures : un landau, n'est-ce pas ? et un coupé ?

—Parfaitement. Combien voulez-vous de chevaux ?

—Oh ! deux me suffiront ; plus tard je vous demanderai peut-être un cheval de selle.

—Vous savez monter à cheval ?

—Non, mais comme vous êtes un excellent cavalier, j'prendrai pour vous faire plaisir.

—Ah ! tenez, Flora, vous êtes de plus en plus adorable !

—Comte, vous êtes incorrigible, fit-elle gentiment et en le menaçant du doigt.

Elle reprit :

—Vous aurez aussi à faire preuve de bon goût dans le choix des bijoux que vous voudrez m'offrir.

—Mais pourquoi ne les choisiriez-vous pas vous-même ?

—Non pas ; il me semblerait que la valeur de votre présent en serait diminuée. Je tiens beaucoup à avoir le plaisir de la surprise.

Par exemple, je m'occuperai seule de mes toilettes qui, grâce à ma couturière, vous feront honneur, j'espère. Je me connais mieux dans le choix d'une étoffe que dans celui d'un cheval, fit-elle en riant.

Et d'un ton sérieux elle ajouta :

—Du reste, monsieur le comte, je m'arrangerai de façon à ne rien demander à votre bourse pour m'habiller.

—Vous savez que je ne vous refuserai jamais rien.

—Nous verrons, comte, nous verrons. Maintenant que tout est convenu, entre nous, continua-t-elle en se levant, allez vite vous occuper de mon installation afin que dans quinze jours...

—Dans quinze jours vous serez dans votre hôtel.

Il s'était levé. Elle lui tendit sa main.

—Ai-je le droit de demander un baiser ? fit-il d'une voix hésitante et l'œil ardent.

—Monsieur le comte, répondit-elle, sachez attendre. Un baiser sur ma main est tout ce que je peux vous accorder.

Il soupira, porta la main à ses lèvres et il se séparèrent.

III

L'ESCLAVE

Le comte de Verdraine stimulé par sa passion, et aucune difficulté ne pouvant l'arrêter, déploya une activité prodigieuse afin de donner satisfaction aux exigences de la danseuse.

Il allait, venait, veillait à tout, était partout où sa présence pouvait être utile et trouvait encore le temps de faire de fréquentes visites à Flora.

Celle-ci lui avait donné quinze jours pour préparer son installation dans l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Le soir du treizième jour le comte vint annoncer à la jeune Espagnole qu'elle pouvait dès le lendemain, si elle le voulait, prendre possession de sa nouvelle demeure.

Ainsi fut fait. Le lendemain, vers deux heures, le comte vint avec sa voiture prendre Flora pour la conduire à son hôtel. La femme de chambre, la cuisinière et Ali s'étaient occupés du déménagement toute la matinée et étaient partis une heure avant leur maîtresse qu'ils allaient attendre. Ajax, ainsi que l'avaient décidé Flora, restait rue des Dames pour garder la petite maison.

On fut bientôt avenue du Bois-de-Boulogne ; la voiture de M. Verdraine entra dans la cour dont la grille était ouverte, et la danseuse put mettre pied à terre sur la première marche du perron de l'hôtel orné d'une superbe véranda et recouvert d'un tapis.

Le concierge, ayant à la main sa calote de soie noire, se tenait à côté de la grille, prêt à la reformer.

Le cocher, la tête découverte, était debout, immobile, à la porte de l'écurie. Ce cocher avait été procuré à Flora par un de ses nombreux admirateurs ; il se recommandait à sa nouvelle maîtresse par vingt ans de bons services ; dix ans chez un riche banquier et dix autres années chez un vieux duc, qui venait de mourir, et dont les héritiers, des arrière-petits-cousins, en signe de grand deuil, se disputaient l'héritage à coups de papiers timbrés.

Flora monta le perron et fut reçue dans le vestibule par Ali, élevé aux fonctions de maître-d'hôtel, et par le nouveau valet de pied.

La cuisinière était déjà occupée à la cuisine, fière de prendre possession de son domaine. Augustine attendait sa maîtresse dans l'antichambre, prête à recevoir ses ordres.

— Monsieur le comte va me faire visiter les appartements, dit Flora à Augustine, et vous allez nous accompagner.

L'hôtel avait un rez-de-chaussée avec une belle antichambre ; un grand salon, un boudoir, une salle à manger, une salle de bain, un cabinet de travail, une autre chambre, puis la cuisine et l'office ; au premier étage, un immense salon pour réceptions et fêtes, un second boudoir ou petit salon, une bibliothèque et trois chambres à coucher ; à l'étage supérieur, les chambres des domestiques.

La jeune femme voulut tout voir. Au rez-de-chaussée et à l'étage, il y avait partout des tapis moelleux dans lesquels les pieds s'enfonçaient. La beauté et la richesse des tentures et des tapisseries répondaient au luxe des meubles. La chambre, qui allait devenir celle de Flora, était à elle seule une merveille de bon goût et d'élégance raffinée : c'était gai, frais, coquet, charmant, dans tous les détails ; jamais plus délicieux n'avait été créé pour une femme adorée.

Flora regardait, examinait, mais ne disait rien ; elle se contentait de sourire de temps à autre, en adressant au comte un regard qui le ravissait, le portait aux nues.

La danseuse ne poussait pas d'exclamation, ne s'extasiait point, mais elle paraissait satisfaite, le comte ne demandait rien davantage.

Flora ne trouvait pas que le comte eût trop bien fait les choses et ne songeait nullement à la somme énorme qu'il avait dû dépenser. Oh ! cela lui était parfaitement égal.

Sur le guéridon de la chambre à coucher, il y avait un coffret en bois des îles finement sculpté par un artiste de talent ; le comte l'ouvrit ; il contenait six écrins.

— Dans ces écrins, chère Flora, dit Maxime, se trouvent des bijoux que j'ai cru pouvoir vous offrir.

— Ah ! voyons, fit-elle.

Elle ouvrit l'un après l'autre les six écrins qu'elle rangea sur la table. Les bijoux étaient tous d'une rare beauté et présentaient un assemblage des plus riches pierres fines : rubis, émeraudes, diamants, saphirs.

C'étaient des boutons d'oreilles, deux diamants admirablement taillés, très blancs et de la grosseur d'une noisette ; une bague avec une grosse émeraude entourée de brillants ; une autre bague saphir et brillants ; un bracelet tout constellé de pierres fines, une broche avec les mêmes pierres que la bracelet ; un an collier de perles.

Flora resta un instant les yeux fixés sur les bijoux, puis se

tournant vers Maxime, elle laissa tomber de ses lèvres ces mots :

— C'est bien, comte, c'est très bien !

— Ainsi, vous êtes contente ?

— Oui ; vous ne pouviez mieux faire, et vous avez été au-delà de ce que j'attendais.

— Ah ! ma bien-aimée Flora, vous me rendez le plus heureux des hommes !

— Flora, reprit-il, je ne vous propose pas de descendre dans vos caves, mais j'ai fait mon possible pour les bien garnir.

— Vous avez pensé à tout, comte, merci !

— Maintenant ne voulez-vous pas voir vos chevaux, vos voitures ?

— Mais si, vraiment, répondit-elle.

Elle s'approcha d'une des fenêtres de la chambre qui donnaient sur l'avenue, regarda au dehors et reprit :

— Il fait un temps superbe ; comte, si nous faisons ensemble une promenade d'une heure au bois ?

— Vous ne ravissez.

— Je ne danse pas ce soir ; je suis libre et je vous invite à dîner ; acceptez-vous ?

— Si j'accepte ! exclama-t-il fou de bonheur.

— Alors c'est dit.

— Ali, dit-elle, allez prévenir François que je vais sortir ; qu'il attèle ses chevaux au landau découvert. Ah ! une chose encore, Ali, renvoyez la voiture de M. le comte que je retiens à dîner.

Le mulâtre disparut.

— Comte, reprit-elle, je crois avoir trouvé le meilleur moyen d'admirer les superbes chevaux anglais que vous m'avez donnés et de reconnaître en même temps les qualités du landau.

— C'est vrai, approuva-t-il.

Flora referma les écrins et les remit dans le coffret.

— Pourquoi ne mettez-vous pas les boutons à vos oreilles et une bague à votre doigt ? lui demanda le comte.

— Plus tard, répondit-elle.

Et comme il la regardait avec surprise, elle ajouta avec un accent singulier :

— Quand je vous aimerai !

— Ah ! fit-il en soupirant et les yeux étincelants, si c'était aujourd'hui !

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

A ce moment, Ali vint annoncer que la voiture attendait mademoiselle.

Toute la soirée, Flora fut charmante avec le comte, et comme si elle n'eût pas été bien sûre qu'il s'était livré à elle complètement, qu'il était sous sa domination, elle déploya, pour le troubler, le griser, le dompter, l'asservir, toutes ses grâces féminines, se servant en même temps de tout ce qu'il y avait en elle de puissance fascinatrice.

C'était plus qu'il n'en fallait avec Maxime, nature faible, sans force de résistance, facile à entraîner et à dominer ; sa volonté se brisait au premier choc d'une volonté supérieure à la sienne. Esclave de son amour, il devait être l'esclave de la femme qui la lui avait inspirée.

Après avoir dîné en tête-à-tête, Flora et le comte étaient passés dans le petit salon contigu à la salle à manger, où, tout en continuant la conversation, Maxime avait fumé un cigare avec l'autorisation de la jeune fille.

De Verdraine était gai, fort satisfait de sa personne ; il raconta avec esprit des choses très amusantes qui semblèrent égayer la danseuse, car plus d'une fois elle eut le rire sur les lèvres.

Pendant la promenade au bois, Maxime avait rencontré plusieurs de ses amis et avait remarqué leur mine surprise en le voyant assis dans le landau à côté de la belle danseuse dont tout le monde croyait la vertu inattaquable.

L'amour-propre a ses voluptés, et Maxime les avait éprouvées quand son regard s'était croisé avec ceux de ses amis ; c'était une première satisfaction qui lui était donnée ; il

l'avait payée très cher, en grosses liasses de billets de mille francs, mais qu'importe !

Nous pouvons penser que c'était dans son amour-propre agréablement flatté qu'il puisait sa verve étourdissante.

Cependant, quand dix heures sonnèrent, Flora lui dit en se levant :

—Comte, l'heure qui vient de sonner est celle où vous devez me quitter.

Il parut étonné, puis d'une voix émue et avec une tendresse passionnée :

—Est-ce que vous ne me gardez pas plus longtemps ? fit-il.

Elle le regarda d'une façon étrange qui le fit tressaillir et baisser les yeux.

—De grâce, monsieur le comte, dit-elle, n'oubliez pas nos conventions.

—Mais je vous aime, Flora, je vous aime !

—Eh bien ?

Elle ajouta en lui tendant la main :

—Demain, comte, s'il vous est agréable de me faire une visite, vous me trouverez à deux heures.

Presque chaque jour la même scène se répétait.

Alors, comme pour se punir d'avoir été audacieux, Maxime demandait avec insistance à Flora d'exprimer un désir qu'il serait heureux de satisfaire.

La jeune femme ne savait guère ce qu'elle avait à désirer, mais le comte faisait naître le désir. Elle parlait d'un bijou ou de tel ou tel autre objet qu'elle avait vu et qu'il lui serait agréable de posséder.

Le soir même ou le lendemain Flora trouvait la chose désirée sur le guéridon de sa chambre à coucher.

Elle avait, d'ailleurs, sans avoir besoin d'être stimulée, des caprices qui coûtaient cher à Maxime.

Un jour, elle dit au comte que ses chevaux ne lui plaisaient plus ; ils étaient bais et elle voulait des alezans. Le lendemain les deux chevaux bais furent vendus avec une perte de moitié sur leur prix d'achat et remplacés par deux chevaux alezans achetés deux mille francs de plus que les premiers.

Un autre jour elle voulut avoir une troisième voiture, une victoria. Le comte la lui donna, puis lui acheta un troisième cheval, non pour la monte, bien qu'elle se fût fait confectionner un costume d'amazone, mais pour être attelé seul à la victoria lorsqu'il lui plairait de sortir avec cette voiture qu'elle préférerait au landau.

Elle eut l'idée de donner un grand dîner qui serait suivi d'un concert et d'un bal et dont on parlerait dans les journaux.

Quarante personnes furent invitées au dîner ; des danses, des chanteurs, des journalistes, quelques financiers, quelques hommes du monde et quatre gros bouquets du gouvernement. Plus de deux cents personnes assistèrent à la soirée qui fut très brillante et dont tous les journaux parlèrent le lendemain.

Cette fête coûta une quinzaine de mille francs au comte, car il y eut les petits cadeaux aux éminents artistes qui avaient donné au concert un éclat tout particulier.

Enfin chaque jour amenait de nouvelles dépenses, et la bourse du comte, qu'il ne remplissait plus qu'avec de sérieuses difficultés, se vidait avec une effrayante rapidité. Il y avait déjà longtemps que, ses revenus ne suffisant plus, il avait commencé à mordre au capital. Maintenant il contractait des emprunts hypothécaires très onéreux.

Il fallait répondre aux exigences de Flora, il fallait qu'elle fût contente. C'était dans les conventions.

Et, pour le remercier et le récompenser, elle lui accordait pour toute faveur un regard et un sourire et lui donnait sa main à baiser. Et s'il se permettait de trouver que c'était peu, le regard de la danseuse changeait subitement d'expression, et l'esclave, devenu tremblant, courbait la tête.

—Je vous ai fait connaître mes conditions et vous les avez acceptées, lui disait-elle.

—Oui, mais elles sont trop dures, je ne peux plus m'y conformer.

—Comte, faites-vous aimer.

—Mais ne fais-je pas pour vous plaire tout ce qui est en mon pouvoir ?

—Je le reconnais.

—Mais peut-être n'ai-je pas fait assez jusqu'à présent. Voyons, Flora, dites-moi ce qu'il faut que je fasse ?

—Je ne le sais pas, moi.

—Ah ! tenez, dites-moi que vous ne m'aimerez jamais !

—Je ne dis pas cela, monsieur le comte.

—Pourtant...

—J'attends que mon cœur parle.

—Mais quand, quand parlera-t-il ?

—J'attends, comte, attendez aussi.

Le malheureux fou se retirait désespéré, brûlé par une fièvre ardente qui ne le quittait plus et le dévorait, accomplissant en lui, fatalement, une œuvre de destruction.

Quand il avait passé la soirée avec la jeune femme et que, avec une rigidité que rien ne pouvait vaincre, elle le congédiait, il allait retrouver ses amis au cercle ou dans d'autres lieux de réunion où souvent l'on jouait gros jeu.

Sans que ce fût chez lui une passion, le comte aimait le jeu et depuis quelque temps, comme pour chercher à oublier la cruauté de la danseuse, il s'était remis à jouer.

Il buvait aussi, il buvait de l'absinthe jusqu'à s'étourdir, et il lui semblait que dans cette demi-ivresse causée par la liqueur verte il oubliait ses ennuis domestiques et trouvait un adoucissement à ses peines.

Il ne s'apercevait pas, il ne sentait pas qu'en passant ainsi d'une surexcitation à une autre il alimentait la fièvre qui le minait lentement, sourdement, qu'il achevait de s'énerver et hâtait l'anéantissement de toutes ses facultés.

Il passait ainsi toutes les nuits, ne rentrant chez lui qu'avec le jour, pâle, défait, les yeux brillants, hagards, se courbant déjà comme un vieillard et ayant les jambes chancelantes comme s'il eût été tout à fait ivre.

IV

L'ESCLAVE

Une après-midi, vers cinq heures, Maxime vint faire une visite à Flora qui, ne lui ayant pas dit qu'il pouvait venir ce jour-là, ne l'attendait point.

La danseuse avait assisté à la répétition d'un nouveau ballet qui avait duré plus de trois heures et était rentrée très fatiguée, plus encore par la lourdeur de l'atmosphère que pour avoir dansé.

Après avoir ôté son chapeau, ses bottines et mis ses pieds à l'aise dans des pantouffes, elle s'était étendue sur un canapé, dans son boudoir du premier étage, et n'avait pas tardé à s'en dormir profondément, la tête sur un coussin et la bouche légèrement entrouverte.

Quand le comte se présenta, on ne savait pas que Flora reposait, et comme la danseuse lui avait accordé la faveur, lorsqu'elle se trouvait seule, de ne pas se faire annoncer, Augustine et Ali, qui se trouvaient tous deux au rez-de-chaussée, le laissèrent monter en lui disant :

—Mademoiselle est rentrée, il y a à peine vingt minutes, vous la trouverez dans le petit salon.

Maxime ne crut pas devoir s'annoncer en frappant ; il ouvrit doucement la porte du boudoir, entra et s'arrêta aussi tôt à la vue de Flora endormie. Il referma la porte, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta de nouveau, hésitant.

Flora ne faisait pas un mouvement ; on entendait le bruit léger et régulier de sa respiration et il sembla au comte qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle, aussi adorable qu'elle l'était dans son sommeil. Et cessant d'hésiter, à petits pas, retournant sa respiration devenue haletante, il s'approcha du canapé.

Voyant que Flora ne se réveillait pas, il s'hardit encore ; il s'agenouilla, et de la hardiesse passant à l'audace, il s'inclina, s'inclina encore, sentit la douce haleine de la jeune fille se répandre sur son visage comme un parfum capiteux, enivrant, et sur la jolie bouche entrouverte, il colla ses lèvres.

A ce contact, Flora tressaillit violemment, se réveilla, ouvrit les yeux, se dressa effarée, et repoussant le comte par un mouvement brusque et fort :

— Lâche ! fit-elle.

Puis elle bondit sur ses jambes, terrible, l'œil en feu, frémissante et pâle de colère.

— Monsieur le comte de Verdraire, prononça-t-elle d'une voix sourde, vous venez de commettre une action déloyale, indigne !

— Flora, Flora ! balbutia-t-il d'un ton piteux.

Une lâcheté, monsieur, une lâcheté ! Ah ! ah ! continua-t-elle avec un accent étonnamment ironique et menaçant, il paraît que pour avoir plus facilement raison des femmes et pour vous en faire aimer, vous avez l'habitude de les surprendre dans leur sommeil !

Le comte ne put s'empêcher de tressaillir et regarda la terrible jeune femme avec une sorte de terreur.

Elle reprit :

— Puisque vous croyez avoir le droit d'agir en maître dans cette maison, monsieur, restez-y donc seul, je vous la rends ; je vais me préparer à la quitter, moi, et pas plus tard que ce soir, je retournerai aux Batignolles.

Elle allait sonner. Il la retint en la saisissant par sa robe.

— Laissez-moi, laissez-moi ! s'écria-t-elle.

— Non, non, n'appellez pas ; j'implore mon pardon ! . . . Je suis à vos genoux, je veux y rester ; c'est à genoux que je vous implore... Grâce, Flora, grâce, pardon !

Impassible, elle l'enveloppa d'un regard froid dans lequel un observateur aurait reconnu de la haine mêlée à un profond mépris.

Maxime répétait : Grâce, pardon ! tendait vers la jeune femme ses mains suppliantes, et écrasé sous l'impitoyable fixité du regard de sa dominatrice, il poussait des plaintes, de sourds gémissements.

Et comme elle gardait son attitude hautaine, et qu'il lisait dans ses yeux son implacable volonté, il se mit à pleurer comme un enfant en se roulant à ses pieds.

Alors seulement, les lueurs sombres du regard de la danseuse s'éteignirent, elle parut touchée de la douleur et du repentir de son esclave, et d'une voix singulièrement radoucie :

— Monsieur le comte, dit-elle, vous êtes coupable de trahison, mais je crois à votre repentir et j'ai pitié de vous ; pour cette fois, je vous pardonne votre faute ; allons, relevez-vous !

Il obéit, et s'emparant des deux mains de la jeune femme :

— Merci, Flora, dit-il, merci ! Mais si vous saviez...

— Je sais, monsieur, qu'il y a entre nous des conventions qui doivent être fidèlement et loyalement exécutées.

— Oui, c'est vrai ; mais Flora, Flora, comme je vous aime ! Je ne vis plus que pour vous, et je sens que je ne peux plus vivre que par vous ! Ayez pitié de moi, j'ai peur de devenir fou !

— Tout cela, comte, ce sont des enfantillages, répondit-elle avec une froide tranquillité, soyez plus maître de vous, ne vous excitez pas et évitez avec soin tout ce qui peut provoquer chez vous une surexcitation dangereuse.

— Mais, je ne peux pas, je ne peux pas ! s'écria-t-il.

— Tenez, vous devriez faire un petit voyage de huit ou quinze jours.

— M'loigner de vous ! Oh ! ne me demandez pas cela !

— Pourtant, je crois que ce voyage vous ferait beaucoup de bien.

— Non, non ! Mais si j'étais seulement trois jours sans vous voir, je ne vivrais plus !

Après un court silence, la jeune femme reprit :

— Vous avez dit tout à l'heure que si je vous repoussais je vous tuerais.

— Oui, je l'ai dit et je le répète, vous me tueriez !

— Le fait n'aurait pas une aussi terrible conséquence ; néanmoins, comte, je crois devoir vous le dire encore, j'exige de vous obéissance et respect ; si vous vous rendiez coupable une seule fois de la faute que vous avez commise aujour-

d'hui, vous me trouveriez sans pitié, je ne pardonnerais plus, je m'éloignerais de vous immédiatement, tout serait fini entre nous, je ne vous reverrais jamais !

Il ne répondit pas, mais la regarda avec une sorte d'affarement.

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? continua-t-elle ; maintenant, vous allez me quitter ; vous avez besoin, d'ailleurs, de prendre l'air, de faire une promenade d'une heure avant de dîner ; moi je me sens fatiguée, plus fatiguée encore que je ne l'étais avant que vous vinssiez troubler mon repos ; mais comme je n'ai pas à sortir ce soir, je me coucherai de bonne heure.

Demain, si vous le voulez, nous dînerons ensemble ici à six heures et vous m'accompagnerez jusqu'à la porte du théâtre.

Après ces paroles, le sourire revint sur ses lèvres ; elle tendit sa main au comte plus que jamais son esclave, et le malheureux se retira le front courbé, les yeux mornes, la tête en ébullition, le sang battant ses tempes.

La rude leçon qu'il avait reçue produisit son effet ; dans la crainte de déplaire à la danseuse, dans la crainte surtout de ce regard froid et terrible qui pénétrait en lui comme une lame d'acier, il sut si bien se contenir, se maîtriser, que pendant quinze jours Flora n'eut pas à le rappeler à l'obéissance passive et au respect qu'elle exigeait de lui.

Mais dès qu'il n'était plus près d'elle, une brusque réaction s'opérait ; il se révoltait contre ce qu'il appelait ses lâchetés et poussait des rugissements de fureur.

Il ne pouvait plus être seul, la solitude et le silence lui faisaient peur, la solitude se peuplait de fantômes effrayants qui se dressaient devant lui, et il lui semblait que du silence profond sortaient des voix sourdes, menaçantes.

C'était Mme de Brogniès qui lui apparaissaient serrée dans la camisole de force, coiffée du bonnet à grelots de la folie, les cheveux épars, les yeux hors de la tête, grimaçante, faisant d'horribles contorsions, riant d'un rire aigu, strident, pareil à des sifflements de reptile, et secouant furieusement sa tête pour faire sonner les grelots avec un bruit infernal.

Derrière Mme de Brogniès, c'était Isabelle qu'il voyait sortir de son petit cercueil ; elle s'approchait de lui et, tristement, le regardait avec de grands yeux blancs déjà rongés par les vers.

C'était ensuite Mme de Reybole, pâle, couverte de sang, lui montrant sa poitrine percée du coup de poignard qui l'avait tuée.

Puis venait Dolorès, cette jeune et belle actrice d'un théâtre de Madrid qu'il avait abandonnée ; elle avait les yeux étincelants de fureur et tenait un poignard dont elle était prête à le frapper.

Puis d'autres fantômes encore, toujours des femmes, des jeunes filles, les unes en larmes, sanglotant, tendant vers lui leurs mains tremblantes ; les autres le regardant avec colère ou tournant autour de lui comme des furies.

Enfin, sa femme, la comtesse Paule, vêtue de noir, portant le long voile de crêpe des veuves, tenant par la main Georges et Edouard, passait rapidement devant lui comme épouvantée, mais n'ayant pas l'air de le reconnaître.

Et quand cette dernière vision s'était effacée, l'halluciné entendait la voix de Paule qui lui criait :

« Époux sans cœur, père sans entrailles, sois maudit ! »

Puis, comme sortant de dessous terre et venant de tous les côtés, il entendait prononcer ces paroles lugubres :

« Misérable, tu m'as perdue, sois maudit ! »

Et il reconnaissait la voix de Mme de Reybole, la voix de Dolorès, la voix de Mme de Brogniès, toutes les voix de ses victimes.

Une voix plus forte, plus terrible se faisait entendre après les autres et lui criait :

« Misérable tes victimes seront vengées ! »

Cette voix, qui le faisait trembler, il la reconnaissait aussi, c'était celle de Flora.

Alors il se dressait haletant, effaré, le front baigné d'une sueur froide ; il s'enfuyait, saisi d'épouvante, et l'on aurait

pu le voir, en proie à une agitation fébrile, passer comme une ombre dans les allées de son jardin et donnant tous les signes de l'aliénation mentale.

Comme nous venons de le dire, il ne pouvait plus être seul, il lui fallait autour de lui, du mouvement, du bruit, des chants, des rires, des propos joyeux auxquels il prenait part, tout ce qui étourdissait, tout ce qui grise.

Aussi recherchait-il plus que jamais la société de ses amis. Avec les uns ou les autres, il passait toutes ces nuits, il ne dormait que lorsqu'il était terrassé par le sommeil. Il ne se mettait au lit qu'avec terreur, car les fantômes et les spectres qui l'épouvantaient quand il était seul, éveillé, se représentaient plus effrayants encore dans les cauchemars du sommeil. Le malheureux en était arrivé à ce point qu'il avait peur de dormir.

Au milieu de ses amis il avait des bizarreries d'humeur, des étrangetés de langage, des idées extravagantes qui les étonnaient et souvent même les effrayaient.

— Mon cher, lui disait d'Ambresle, voulez-vous un bon conseil ?

— Dites.

— Ne buvez plus d'absinthe.

— Vous avez raison, je n'en boirai plus, répondait-il.

Mais l'absinthe l'étourdissait, le faisait oublier, et, se moquant de d'Ambresle et de ses conseils, il recommençait à se griser d'absinthe.

Un soir qu'il était dans un état d'ébriété voisin de l'ivresse, il quitta ses amis à onze heures et se rendit à l'Opéra où, bien qu'elle ne lui eût pas donné rendez-vous, il espérait encore trouver Flora pour la ramener chez elle. Mais la danseuse était partie depuis un quart d'heure.

Ce que le comte avait de mieux à faire, c'était de retourner au cercle ou plutôt de rentrer chez lui et de se coucher ; mais un malicieux démon lui souffla une idée mauvaise. Il sauta dans une voiture de place et se fit bien conduire à son domicile, non pas pour se coucher, mais pour prendre dans un meuble de sa chambre plusieurs clefs portant chacune une étiquette.

Quelles étaient ces clefs ?

Quand le comte avait loué pour Flora l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, on lui avait remis trois clefs de chacune des portes principales de l'hôtel ; il avait laissé deux jeux de ces clefs à la jeune fille et gardé le troisième évidemment afin de pouvoir pénétrer dans l'hôtel, à l'insu des domestiques, n'importe à quelle heure du jour et de la nuit.

Nous savons pourquoi il n'en avait pas encore fait usage.

Mais pour la première fois il allait s'en servir.

C'était l'idée qui lui était venue, la résolution qu'il avait prise.

Il se dirigea à pied vers l'avenue du Bois-de-Boulogne, sans réfléchir, sans songer aux obstacles qui pourraient se dresser devant lui, sans se demander quelles seraient les conséquences de sa folie.

Et il allait comme un homme qui erre à l'aventure, comme la bête affamée en quête d'une proie, comme l'oiseau blessé qui vole jusqu'à ce qu'il tombe, comme va sur les flots le navire sans agrès battu par la tempête.

Lorsqu'il arriva devant l'hôtel, il n'était pas encore une heure. Toutes les persiennes étaient fermées. Pas le plus petit filet de lumière ne s'échappait de l'intérieur. Il y avait lieu de penser que tous les serviteurs étaient couchés et que Flora elle-même dormait d'un profond sommeil.

Outre la grille, qui ne s'ouvrait que pour les voitures, il y avait pour pénétrer dans la cour une petite porte. Ce fut cette porte que le comte ouvrit et referma doucement, sans penser qu'un domestique pouvait le voir, le prendre pour un voleur et faire feu sur lui.

Mais, nous l'avons dit, il était gris et incapable de raisonner sainement.

En se glissant dans l'ombre du mur de clôture, il arriva à la porte qui donnait accès à l'escalier de service, lequel n'avait

que huit marches. Il ouvrit à demi cette seconde porte, passa par l'étroite ouverture et se trouva dans une obscurité complète. Mais il est rare qu'un fumeur n'ait pas sur lui le moyen de se procurer instantanément du feu et de la lumière. Le comte trouva dans une de ses poches une boîte d'allumettes-bougies. Il alluma une de ces petites bougies et d'un pas plus lourd qu'il ne l'aurait voulu, il monta les marches. Une troisième porte se trouva devant lui ; il l'ouvrit sans avoir besoin de se servir de la clef, et se trouva dans un couloir en présence de deux nouvelles portes ; l'une était celle de la cuisine, l'autre celle de l'office.

Après avoir fait éclater l'amorce d'une seconde allumette, car la première s'était éteinte entre ses doigts, en le brûlant, il ouvrit la porte de l'office. Enfin il était dans la place. Il tendit l'oreille. Un silence profond régnait dans l'intérieur de l'hôtel.

Les domestiques devaient être tous dans leur premier sommeil, il n'avait rien à redouter d'eux ; il allait pouvoir pénétrer furtivement près de Flora qui, il le savait, ne fermait jamais la porte de sa chambre. Il la surprendrait dans son sommeil.

Il y avait sur la table de l'office une bougie dans un chandelier de cuivre ; il l'alluma, et le flambeau à la main, il gagna le grand escalier de marbre, recouvert d'un tapis, qui conduisait au premier étage.

Comptant sur les épais tapis qui assourdisaient ses pas, il ne prenait plus aucune précaution pour ne point faire de bruit. Il traversa le grand salon et allait entrer dans une autre pièce qui précédait la chambre de la danseuse, lorsque la porte, sur le bouton de laquelle il allait mettre la main, s'ouvrit brusquement, et à ses yeux apparut une femme demeurée, car elle n'avait pour tout vêtement qu'un jupon blanc et une camisole blanche.

Le comte crut que c'était Flora. Saisi d'un effroi subit tremblant comme la feuille, il fit en chancelant trois pas en arrière et le chandelier, s'échappant de sa main, tomba sur le tapis.

Mais ce n'était pas Flora qui se tenait devant lui, droite et raide et quelque peu effrayée, c'était Augustine.

À la vue du comte, la femme de chambre n'avait pu retenir un cri de surprise et de stupéfaction. Cependant elle retrouva vite son sang-froid.

— Vous, monsieur le comte, vous ici, à cette heure ! fit-elle, mais qui donc vous a ouvert ?

— Personne, répondit Maxime, qui lui aussi était parvenu à se rendre maître de son émotion.

— Mais comment êtes-vous entré ?

— En ouvrant les portes.

— Oh ! ce que vous venez de faire est la pire des folies ! Et si mademoiselle savait cela...

— Elle le saura, car je le lui dirai moi-même.

— Soit, si cela vous convient. Mais pourquoi êtes-vous venu ? Que voulez-vous ?

— Je veux voir Flora.

— Mais c'est encore de la folie, monsieur le comte, mademoiselle est couchée, elle dort.

— Je la réveillerai.

— Monsieur le comte, vous n'êtes pas dans votre état naturel, prenez garde à ce que vous faites, je vous en prie, retirez-vous, venez, je vais vous reconduire.

— Je veux voir Flora.

— C'est impossible !

— Je te dis que je veux la voir, allons, laisse-moi passer.

— Non ! répliqua Augustine d'un ton ferme et résolu.

Il avança, une flamme dans le regard : la femme de chambre lui barra le passage et le repoussa. Alors ses yeux étincelèrent de fureur.

— Misérable fille ! grogna-t-il.

Il se rua sur elle, la saisit au cou et il l'aurait étranglée, le fou, si, en se débattant avec vigueur, elle n'était pas parvenue à se dégager de la terrible étreinte.

Mais dans la lutte qui n'avait dure qu'un instant, le comte avait pu pénétrer dans l'antichambre. Ne s'occupant plus d'Augustine, qui s'était affaissée sur son siège à demi pâmée, il bondit sur la porte de la chambre de Flora. Impossible de l'ouvrir, elle était verrouillée.

Le comte ne s'attendait certainement pas à rencontrer cet obstacle, car ses bras tombèrent lourdement à ses côtés, et devant la porte close, il resta immobile et tout hébété.

Soudain, il tressaillit en entendant un bruit de sonnettes qui retentissait à tous les étages de l'hôtel.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

C'était Flora qui réveillait et appelait en même temps tous ses serviteurs.

Bien qu'elle se fût mise au lit avant minuit, la danseuse allait seulement s'endormir lorsqu'elle avait entendu tout à coup la voix de sa femme de chambre et celle du comte.

M de Verdraine chez elle, au milieu de la nuit ! Que venait-il faire ? Que voulait-il ? Avait-il un projet sinistre à mettre à exécution ? Enfin s'agissait-il d'une tentative désespérée ?

— Mais, alors, il fallait qu'il eût chez elle un ou plusieurs complices ! Quoi, près d'elle, parmi ses gens dont elle se croyait si sûre, il pouvait y avoir au moins un domestique infidèle, un traître ! Était-ce possible ?

Tout en faisant ces réflexions, la jeune femme s'était élancée hors de son lit, avait pris tout d'abord la précaution de pousser les targettes de la porte, puis l'oreille collée au trou de la serrure, elle avait écouté et entendu le colloque entre le comte et Augustine et enfin le bruit de la lutte.

Alors elle s'était mise à sonner, sans chercher à s'expliquer comment le comte avait pu s'introduire dans l'hôtel, mais ayant acquis la conviction qu'il n'avait aucun de ses serviteurs pour complice.

À l'appel de leur maîtresse, la cuisinière, Ali et le valet de pied accoururent.

Quand Flora se fut assurée que ses serviteurs avaient répondu à son appel, elle sortit de sa chambre enveloppée dans un peignoir de satin blanc et les pieds dans des pantoufles. Il n'y avait pas la moindre trace d'émotion sur son visage ; elle était parfaitement calme. Elle passa devant le comte, qui avait peine à se tenir sur ses jambes, sans lui rien dire, sans même le regarder, et s'adressant à Ali :

— Qui a ouvert les portes à M. de Verdraine ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Et vous, Augustine, pouvez-vous répondre à ma question ?

— M. le comte a ouvert les portes lui-même avec des clefs qu'il doit avoir sur lui.

Alors la jeune femme se tourna vers Maxime, qui ressemblait à un criminel qui va entendre prononcer sa sentence. Elle vit qu'il se soutenait à peine. Un sourire étrange glissa sur ses lèvres et elle murmura :

— Il est ivre !

Elle resta un instant silencieuse, puis sans colère, mais d'un ton sec et froid :

— Est-il vrai, monsieur le comte, dit-elle, que vous ayez sur vous les clefs des portes d'entrée de l'hôtel ?

— Oui, répondit-il, tenant sa tête baissée.

— Comment vous êtes-vous procuré ces clefs ?

Il répondit en bredouillant que ces clefs étaient en sa possession depuis le jour où il avait loué l'hôtel.

— C'est bien, cela me suffit, dit la jeune femme ; mais veuillez je vous prie, remettre les clefs à Ali.

Et comme il ne se pressait pas d'obéir, elle répéta d'une voix forte, impérieuse :

— Remettez vos clefs à Ali !

Quand Flora ordonnait, il fallait obéir. Le comte s'exécuta. Il avait voulu faire quelques pas, mais avait été vite forcé de chercher un appui contre un meuble. Le malheureux était maintenant tout à fait ivre. Cependant il avait encore conscience de la situation aussi déplorable que ridicule dans la

quelle il se trouvait, et il se sentait écrasé de honte. Être ainsi traité devant des domestiques, étaler sous leur yeux l'état d'abaissement, de dégradation dans lequel il était tombé, quelle humiliation ! Mais cette humiliation, cette honte, c'était lui qui les avait cherchées !

Sa tête s'était redressée et il regardait Flora ayant l'air de lui demander grâce.

— Monsieur le comte, reprit la jeune femme, je n'ai rien à vous dire en ce moment, vous viendrez me voir demain et je verrai, ayant réfléchi, si je dois vous pardonner votre folle action.

Ali, continua-t-elle, vous et votre camarade vous allez accompagner M. le comte jusque chez lui.

— Flora, Flora, dit Maxime, écoutez-moi, laissez-moi vous dire...

— Je n'ai rien à écouter, rien à entendre maintenant ; demain, monsieur le comte, demain.

Elle lui tourna le dos brusquement, fit un signe au maître et, sans ajouter une parole, rentra dans sa chambre.

Alors les deux domestiques s'approchèrent respectueusement de M. de Verdraine.

— Monsieur le comte, dit Ali, nous sommes à vos ordres.

Le comte promena autour de lui un regard farouche, grommela quelques mots inintelligibles, puis d'une voix rauque, la langue lourde :

— C'est bien, dit-il, marchez, je vous suis.

Mais comme il chancelait sur ses jambes, prêt à tomber, les deux domestiques durent le prendre chacun par un bras, et c'est ainsi qu'ils l'emmenèrent.

Flora ne s'était pas tout de suite remise au lit ; elle avait ouvert une des fenêtres de sa chambre, entr'ouvert les persiennes et vu sortir le comte soutenu par Ali et son camarade.

Après être restée un long moment pensive, elle referma la fenêtre en murmurant :

— Le châtimement de cet homme est plus terrible que je ne le voulais !

Mais je ne vous ai pas cherché, monsieur de Verdraine, continua-t-elle, et Dieu m'est témoin que si vous n'étiez pas venu à moi, je n'aurais pas eu la pensée de venger la malheureuse que vous avez souillée, déshonorée, lâchement abandonnée, et qui, dans un accès de désespoir, s'est tuée pour échapper à la honte et au déshonneur.

V

JOURS SOMBRES

À la ferme des Bergères, la comtesse Pauline attendait avec une anxiété cruelle la suite des événements douloureux dont elle avait eu le pressentiment même avant son mariage. La malheureuse femme n'avait plus aucune illusion à se faire, son malheur était irrémédiable et elle savait qu'il serait complet.

Pour elle, les jours qui se suivaient se ressemblaient tous ; c'était toujours dans son existence la même tristesse incurable, la même monotonie, les mêmes inquiétudes. Sans cesse, elle répétait :

— Mes pauvres enfants, que deviendront-ils ?

Ses enfants ! Maintenant ils étaient tout pour elle ; elle ne vivait que pour eux. Et comme elle les aimait, les adorait !

Cette femme, qui n'avait à se reprocher, après tout, que d'avoir eu de folles idées de grandeur et de ne pas avoir suivi les sages conseils donnés par une mourante, cette femme était toute de tendresse et de dévouement.

Elle était née pour aimer, comme la rose naît pour charmer les yeux et embaumer le parterre.

Georges et Edouard avaient encore développé ses facultés aimantes, élargi son cœur, et dans son amour de mère elle s'élevait jusqu'à la sublimité du dévouement et de l'abnégation.

Cette fille de paysans, qui avait été si belle que les charmes avaient pu à peine toucher à sa radieuse beauté, possédait

daient toutes les qualités du cœur, toutes les délicatesses de l'esprit et des sentiments, toutes les vertus que l'on ne trouve presque jamais réunies chez la même femme.

Et c'était pour la faire souffrir, pour son malheur que la nature, que Dieu l'avait si richement douée !

Tout en elle lui avait été fatal, aussi bien sa beauté que les aspirations de son âme, que sa jeunesse, que son innocence, que la tendresse de son cœur toujours débordante.

Et cela parce que son enfance avait été mal dirigée, parce que l'on avait aidé son imagination trop ardente à s'égarer dans des rêves, parce que, courant à la recherche du bonheur, elle avait pris un autre chemin que celui qu'il fallait suivre.

Tout cela, c'était la fatalité ! Et cette terrible fatalité s'était attachée à elle depuis le jour de sa naissance.

Oh ! comme maintenant elle maudissait les folies de son orgueil et de son ambition ! Oui, elle pouvait se dire, en frappant sa poitrine : C'est ma faute ! Elle était punie, cruellement punie ; mais le châtement n'était-il pas excessif ?

Souvent, bien souvent, par la pensée, elle se retrouvait à Saint-Amand-les-Vignes, au village qu'elle n'aurait jamais dû quitter ; dans sa tête les souvenirs se pressaient, tourbillonnaient, et pendant quelques instants elle se sentait revivre dans le passé. Parfois même il lui semblait que tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était loin de sa famille n'était qu'un long et horrible cauchemar.

Mais, hélas ! elle sortait du rêve, et haletante, éperdue, écrasée, elle retombait dans la réalité. Alors, se cachant de ses enfants, à tous les yeux, cherchant des endroits déserts, elle versait des larmes amères.

— Ah ! si c'était à refaire ! s'écriait-elle avec désespoir.

Si c'était à refaire, ce n'est pas au comte de Verdraine mais à Etienne Denizot qu'elle donnerait son cœur et son âme, sa vie tout entière en lui disant :

— C'est à toi, Etienne, à toi que je me donne, aime-moi et rends-moi heureuse !

Paule n'était pas seulement née pour aimer, elle avait besoin aussi d'être aimée. L'amour maternel tenait une grande place dans son cœur, mais ne l'occupait pas entièrement ; il lui fallait un autre amour, partagé ou non, elle avait soif de cet amour nécessaire à sa vie, comme le soleil est nécessaire à la vie de la fleur.

Quand le comte de Verdraine lui avait brutalement et cyniquement déclaré qu'il ne l'aimait plus et qu'elle, même avait cessé de l'aimer, une vide énorme s'était fait tout à coup en elle. Malgré elle alors, elle avait pensé à Etienne qu'elle avait dédaigné, repoussé et qui, lui, et malgré tout, l'aimait toujours.

Et un jour elle sentit que le vide de son cœur s'était comblé, et elle découvrait avec terreur que la place laissée libre par son mari était occupée par Etienne.

C'était une autre fatalité !

Que de fois elle s'était écrite, dans une angoisse indicible.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

C'était un cri de douleur, le cri déchirant d'une âme épouvantée.

Oui, la malheureuse aimait maintenant Etienne, elle l'aimait autant et plus encore peut-être qu'elle n'avait aimé Maxime.

Est-ce encore une punition, une vengeance céleste ?

C'est après l'avoir seulement vu passer, en pensant à lui, en se berçant dans des rêves que l'amour de Paule pour le comte avait germé et fleuri dans son cœur, c'est en pensant à Etienne, mais non plus en se berçant dans le rêve, — le temps des rêves était passé, — qu'un nouvel amour s'était traitreusement emparé du cœur de Paule.

Ainsi, chez cette femme étrange, c'était la pensée qui faisait naître l'amour !

Il est des faits qui ne s'expliquent point. La femme est et sera toujours une énigme vivante ; son cœur est un abîme dont on ne saurait sonder la profondeur, et nul ne découvrira jamais toutes les choses mystérieuses qu'il renferme.

La comtesse souffrait horriblement de son amour ; elle le trouvait monstrueux, impie ; elle n'osait pas se l'avouer à elle-même, il était sa plus grande douleur, son plus grand désespoir, un malheur plus terrible encore que tous les autres. Et son amour maternel avait été impuissant à la protéger à la défendre contre cet autre amour qui faisait tort à ses enfants, puisqu'il avait pris une partie de son cœur et que peut-être il leur dérobaient la moitié de sa tendresse.

Et quand elle les étreignait contre sa poitrine, elle semblait en les serrant fiévreusement, leur demander d'arracher de son cœur son amour insensé ou de lui pardonner de ne pas les aimer uniquement.

Mais les chers petits n'avaient rien à lui pardonner, rien à lui reprocher. Elle les aimait autant que peut aimer la mère leurs des mères. Seuls ils étaient là pour recueillir les expansions de sa tendresse, pour recevoir les caresses de ses yeux, les baisers de ses lèvres. Elle leur était dévouée, elle les entourait de soins attentifs, sa sollicitude était de tous les instants, rien ne pouvait la détourner de sa vigilance, elle ne faillissait à aucun de ses devoirs.

Elle avait dit :

“ Je serai leur gouvernante et leur institutrice. ”

Elle était, en effet, l'une et l'autre.

Sa patience était celle d'une institutrice modèle et elle avait la douceur et la bonté que Dieu a mises dans la voix et dans le cœur de la mère.

Tout en apprenant à ses enfants à lire, à écrire, à compter, elle leur donnait les premières notions de grammaire, de géographie, d'histoire et même de sciences naturelles dans de courts récits mis par elle à la portée de leur âge.

Elle commençait leur éducation en les préparant à subir les épreuves de la vie, en les familiarisant avec les principes de l'honnêteté, en leur inspirant l'amour du bien, l'horreur du mal. Elle devait ses malheurs à sa fierté, à son orgueil, elle enseignait à ses enfants l'humilité, le respect pour les pauvres comme pour les riches ; elle leur apprenait à être bons, compatissants, charitables, à aimer et à bénir Dieu dans toutes les merveilles de la création.

Elle était presque constamment avec eux ; le soir, c'était elle qui les couchait, elle qui les levait le matin et les habillait. Ils disaient leur prière et elle priait avec eux.

Elle était éloignée du monde, mais ce n'était pas ce monde dont elle s'était retirée qu'elle regrettait. La solitude lui était chère, dans son isolement elle trouvait l'apaisement et elle éprouvait une sorte de satisfaction à ne plus voir personne. Elle devenait sauvage.

Elle le connaissait, le monde, elle le connaissait trop ; elle savait également ce que l'on pouvait attendre des fausses amitiés.

Elle se disait que tous ces hommes et ces femmes du monde qui dans un temps l'avaient adulée, encensée, qui se seraient agenouillés devant elle, ne valaient pas les fermiers des Bergères, Jérôme Verdret et sa femme. Ces braves gens étaient très bons pour elle, lui rendaient mille petits services, s'ingénuaient à lui être agréable. Pour elle ils auraient tout fait, tout donné, tout sacrifié. Ils n'avaient pas d'enfants ; aussi comme ils aimaient Georges et Edouard ! Les deux petits étaient souvent, l'un dans les bras de la femme, l'autre sur les genoux du mari.

Cela faisait plaisir à la comtesse.

— De cette façon, se disait-elle, ils s'habituent à vivre avec les paysans, à les aimer.

Elle ajoutait en soupirant :

— Hélas ! eux aussi ne seront-ils pas un jour des paysans ?

Elle avait déjà l'idée de retourner à Saint-Amand, de rentrer dans la maison de son père pour n'en plus sortir. Mais elle ne voulait pas encore quitter les Bergères. Cette ferme appartenait encore au comte de Verdraine. On disait, il est vrai, que comme le domaine de Verdraine et deux autres fermes, elle était hypothéquée ; mais l'hypothèque n'a pas pour conséquence immédiate l'expropriation.

La comtesse attendait, comme nous l'avons dit, les évé-

ments avec anxiété ; elle attendait pour partir, nous pourrions dire pour s'enfuir, qu'elle en fût réduite à aller demander à ses parents du pain pour elle et ses enfants.

M. Percier, le notaire de Grenoble, ne lui avait servi sa pension que les deux premiers mois. Elle avait réclamé et le notaire avait répondu qu'il était désolé, mais que n'ayant plus d'argent au crédit du comte de M. de Verdraine, il ne pouvait plus lui en donner.

Paule comprit tout ce qu'il y avait de terrible et de menaçant dans cette réponse du notaire. La ruine, la ruine définitive, complète était proche. Elle n'avait plus rien à demander. Heureusement elle avait des bijoux qu'elle ne devait plus jamais porter. Elle les vendait les uns après les autres.

Sans faire connaître exactement à son père et à sa mère la situation dans laquelle elle se trouvait, elle avait fini par leur apprendre qu'elle souffrait, qu'elle était malheureuse. Elle n'avait point cru devoir leur cacher qu'elle était maintenant seule avec ses enfants ; mais elle n'avait pas eu assez de force pour leur dire comment et pourquoi le comte de Verdraine avait abandonné sa femme et ses enfants.

Se rapportant à ce que Paule leur disait et ne voulant pas supposer pire, le père, la mère et l'aïeul croyaient que le comte était parti pour un voyage au delà des mers et ne se doutaient point de l'affreuse vérité.

Néanmoins ils étaient inquiets, tourmentés, car dans chacune des lettres de la jeune femme il y avait comme des cris de douleur.

« Paule, reviens près de nous, écrivaient le père et la mère.

« Reviens, reviens, écrivait de son côté le vieux Rouget. »

Paule répondait :

« Le moment n'est pas venu, il faut que j'attende encore ; mais patience, un jour vous me verrez arriver. »

La pauvre abandonnée avait peut-être encore l'espoir que le comte reviendrait, non pour elle, mais pour ses enfants.

Elle n'entendait plus parler de lui et elle pouvait se demander ce qu'il était devenu. Elle pensait bien qu'il était toujours à Paris, mais elle ne voulait pas chercher à deviner ce qu'il y pouvait faire.

Elle avait appris avec une froide indifférence que Mme de Brogniès, frappée subitement d'aliénation mentale, avait été enfermée dans une maison de fous. Et quand on lui avait annoncé que Jean Castori, le complice de la Piémontaise, venait d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité, elle avait prononcé ces mots :

— Il est le moins coupable.

Comme tout le monde, la comtesse Paule avait vu dans la terrible maladie de Mme de Brogniès un châtement du ciel et elle s'était dit que son mari ne pouvait guère recevoir une plus rude leçon. Elle avait pensé qu'après un pareil coup de foudre, le comte réfléchirait, interrogerait sa conscience, aurait honte de sa conduite et rentrerait en lui-même.

Et elle avait espéré que corrigé, cette fois, bien corrigé et par toujours, il reviendrait retrouver ses enfants. Elle ne s'aurait pas rendu sa tendresse, son amour qu'il avait à jamais perdu ; mais s'il était revenu avec des regrets, repentant elle aurait trouvé dans son amour maternel assez de force pour pardonner.

Elle lui aurait dit :

— Maintenant, monsieur le comte, ne pensons plus, vous et moi qu'à nos enfants, et ne vivons que pour eux.

Il n'y aurait plus eu entre le mari et la femme cette douce amitié des heureux jours d'autrefois ; mais la comtesse serait restée toujours une épouse fidèle et dévouée.

Elle avait attendu pendant un mois, un mois qui lui parut comme un siècle, puis elle s'était dit :

— C'est fini, plus d'espoir, mes enfants sont bien de pauvres abandonnés, et il me faudra boire le calice jusqu'à la lie.

VI

L'ABIME

Plusieurs mois se sont écoulés et nous sommes après l'hiver

d'une nouvelle année dont le printemps sera gros d'événements.

La Papillonne avait pardonné au comte de Verdraine sa ridicule et folle tentative ; mais le malheureux payait cher l'indulgence de la danseuse. Elle n'avait pas besoin de l'humilier, il s'humiliait assez lui-même ; pour obtenir un regard ou un sourire, et pour qu'elle voulut bien lui tendre la main, il n'y avait pas de bassesse qu'il ne fit ; il avait abdiqué toute dignité, toute fierté, et il en était arrivé à ce point d'anéantissement physique et d'abaissement moral qu'il ne se révoltait même plus intérieurement contre la domination tyrannique qui avait fait de lui le pire des esclaves, qui le conduisait à l'abrutissement complet.

— Monsieur le comte, voilà la note, payez !

Flora avait dit cela si souvent et si peu ménagé les finances du comte que le jour arriva où Maxime, rouge de confusion et baissant la tête, répondit :

— Jo ne peux pas !

— Ah ! fit simplement la danseuse.

Et avec son impassibilité habituelle elle ajouta :

— Ne vous tourmentez pas, comte, je payerai, moi.

Ainsi, Flora la Papillonne était arrivée au but qu'elle avait voulu atteindre ; la ruine du comte de Verdraine était un fait accompli et elle y avait largement contribué. De plus, sans pitié pour la passion qu'elle lui avait inspirée, elle lui avait fait endurer les plus vives souffrances, lui avait enlevé toute volonté, l'avait conduit à l'ivrognerie, à la dégradation physique et morale, avait brisé son corps, détruit ses facultés intellectuelles, avait fait en un mot de cet homme jeune encore un vieillard, de cet être jadis fort intelligent, presque un idiot.

Certes, les femmes que Maxime de Verdraine avait fait souffrir étaient cruellement vengées ! C'était la peine du talion qui lui avait été infligée.

Mais qu'avait-il donc fait à la danseuse Flora ? Pourquoi cette fille était-elle devenue une vengeresse ?

Nous le dirons bientôt.

Le comte était ruiné, il était irrémédiablement perdu !

Il avait vu tous les prêteurs d'argent, tous les usuriers. Ces gens-là sont impitoyables et se tiennent par la main. Tous en même temps, et comme s'ils eussent répondu à un mot d'ordre, avaient fermé leur caisse au comte de Verdraine. Alors à chaque demande de celui-là la même réponse avait été faite.

— Impossible, monsieur le comte, impossible, je ne peux plus, vous n'avez plus aucun gage à offrir. Et tenez, je vous le dis sincèrement, votre château, vos fermes et vos bois du Dauphiné seraient-ils vendus dans les meilleures conditions, la vente ne donnera pas une somme assez forte pour désintéresser vos créanciers.

Le comte n'avait plus d'argent et ne pouvait plus en trouver ; il dut, c'était fatal, en venir aux expédients. Il renvoya ses domestiques, ne gardant que son valet de chambre, ou plutôt ce furent ses domestiques qui le quittèrent parce qu'ils n'étaient plus payés, qu'ils étaient mal nourris et devinaient la dégringolade finale, en voyant arriver chaque jour de nouvelles feuilles de papier timbré.

Naturellement, le comte dut vendre ses chevaux, ses voitures ; il vendit également une partie de son riche mobilier et aussi les bijoux, la garde-robe et autres objets appartenant à Mme de Brogniès. C'était peu délicat, nous pouvons même dire que c'était un vol commis au préjudice de la famille de la Piémontaise ; mais le comte n'y regardait plus de si près et puis... il lui fallait de l'argent, il lui en fallait n'importe à quel prix.

Il est vrai que les parents de Mme de Brogniès n'avaient rien réclamé ; le comte pouvait penser qu'une réclamation ultérieure ne se produirait point ; et peut-être, parce qu'on ne lui demandait rien, avait-il cru qu'il était le maître de disposer de ce qui ne lui appartenait pas.

Quoi qu'il en soit, grâce aux pierreries de Mme de Bro-

gnies, le comte put encore faire, pendant quelque temps, assez bonne figure.

Dans ses jours de grande gêne, alors qu'il était forcé de recourir aux expédients pour tourner certaines difficultés, pour répondre à de terribles exigences, il lui arrivait de penser à sa femme, non point parce qu'il avait des regrets de l'avoir abandonnée et que sa conscience lui reprochait son indigne conduite, disons le mot son infamie, non, point pour cela, mais parce que la comtesse Paulo possédait les bijoux que lui avait donnés la baronne de Brissac et ceux que lui-même lui avait achetés dans les deux premières années de leur mariage.

Et il se disait que les bijoux de la comtesse Paulo pouvaient bien valoir une cinquantaine de mille francs.

Mais ce n'étaient pas ces bijoux, dernière et unique ressource de la malheureuse mère et de ses enfants, qui auraient pu sauver M. de Verdraine. Qu'est-ce, en effet, qu'une goutte d'eau dans un torrent ?

Quand on présente de sérieuses garanties à des usuriers, ils prêtent facilement leur argent, mais ce n'est pas le tout d'emprunter à quarante, cinquante et même soixante pour cent, il faut remplir les engagements pris, c'est-à-dire rembourser aux échéances.

M. de Verdraine avait-il pensé à ces terribles échéances ? Peut-être. Mais il les laissa arriver, les unes après les autres, les dernières plus menaçantes encore que les premières, sans avoir pu s'armer contre elles. La seule arme avec laquelle on puisse se défendre contre une échéance, c'est l'argent, et le comte n'avait plus d'argent et plus de crédit. Il ne lui était plus possible d'employer cet expédient qui consiste à faire un trou pour en boucher un autre.

Les papiers timbrés se succédèrent, de plus en plus nombreux, c'était une grêle, une avalanche d'exploits, de jugements, etc., etc... Après les huissiers et les hommes d'affaires, les avoués entrèrent en ligne et les tribunaux se jetèrent dans la mêlée.

Il y eut des autorisations de poursuites judiciaires, des jugements de saisie mobilière et immobilière, jugements d'expropriations par autorité de justice. Et les gens de loi de Paris et de Grenoble marchaient avec un admirable ensemble. A Grenoble, c'était le grand événement du jour.

— Vous savez, le comte de Verdraine, il est au bout de son rouleau, il n'en a pas eu pour longtemps, c'est ainsi que ça devait finir. Son domaine de Verdraine, ses bois, ses fermes, enfin tout ce qu'il possède va être vendu par autorité de justice, c'est affiché. On peut appeler cela croquer lestement un superbe héritage. Voilà où mène l'inconduite. Franchement, le comte de Verdraine n'est pas à plaindre. Quel vilain homme ! Ceux qu'il faut plaindre, ce sont sa femme et ses enfants. Pauvre comtesse ! Pauvres petits ! Qu'est-ce que va faire la comtesse ? Que vont-ils devenir tous les trois ? Espérons qu'il leur restera autre chose que leurs yeux pour pleurer... C'est égal, il y a des hommes bien canailles. On se demande à quoi pense la mort, quand on voit qu'elle laisse vivre des misérables comme ce comte de Verdraine !

Bref, c'était un tolle général. Chacun avait sa harangue toute prête pour ceux qui voulaient l'écouter. Et on en disait, on en disait !...

A Paris, le comte de Verdraine sentait que le terrain manquait sous ses pieds, qu'à chaque pas qu'il faisait, il s'enfonçait plus avant dans le borbrier. Il était au fond d'une impasse ou comme enfermé entre quatre murs sans issue. Il ressemblait au malheureux qui s'est mis la corde au cou et qui à chaque mouvement qu'il fait sent se serrer davantage le nœud qui va l'étrangler. Impossible de lutter encore, il ne pouvait que constater l'impuissance des derniers efforts qu'il avait faits pour ne pas se laisser écraser. En même temps qu'une faible main de femme, une main plus forte et plus terrible, celle de Dieu, s'était appesantie sur lui et l'avait terrassé. Il avait beau se débattre, hurler comme un loup pris dans un piège, il fallait qu'il roulât au fond de l'abîme ouvert sous ses pieds et qu'il avait creusé lui-même.

* * *

Aux Bergères, la comtesse Paule, comme nous l'avons dit, attendait les événements avec cette résignation stoïque des malheureux qui ne peuvent plus rien pour échapper aux dangers qui les menacent et sentent qu'il n'y a pas à se défendre contre leur destinée.

Un jour la comtesse apprit que les créanciers de son mari allaient faire vendre tous ses biens.

Cela était prévu ; la comtesse ne fut nullement surprise, mais elle n'en éprouva pas moins une douleur très vive.

— On vous a peut-être trompée, madame la comtesse, lui dit le fermier essayant de la rassurer.

Elle secoua tristement la tête et répondit :

— Je ne crois pas que l'on m'ait trompée, car ce malheur était inévitable et je m'y attendais.

Trois jours après, ce fut le fermier lui-même qui vint dire à Paule :

— Hélas ! madame la comtesse, ce que l'on vous a annoncé était bien la vérité, les propriétés de M. le comte vont être vendues par autorité de justice, la vente est affichée à Grenoble, dans toutes les autres villes du département et même dans beaucoup de villages, n'a-t-on dit, sans compter les annonces dans les journaux, je suis allé à Verdraine ce matin et j'y ai vu deux affiches que l'on a collées de chaque côté de la grande grille.

Les yeux de la comtesse se remplirent de larmes, sa tête tomba sur sa poitrine et elle murmura :

— Mes pauvres enfants !

Ce fut tout.

Puis quand le fermier se fut retiré, elle se dit :

— Quand je ne serai plus ici qu'une étrangère, je partirai !

Mais la malheureuse femme n'était pas arrivée à la fin de ses souffrances, elle avait encore à subir de cruelles épreuves, elle n'avait pas encore vidé le calice amer, elle devait le boire jusqu'à la lie.

Le lendemain, dans la matinée, un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu, arriva aux Bergères dans un cabriolet. Il venait de Grenoble, dit-il à la fermière, pour parler à Mme de Verdraine ; il fallait qu'il la vit immédiatement ; il y avait urgence.

Mme Verdret s'empressa d'aller prévenir la comtesse qu'elle trouva avec ses enfants dans la salle à manger de l'ancien pavillon de chasse et remplissant auprès des deux petits garçons ses fonctions d'institutrice.

Elle répondit à la fermière que le visiteur pouvait se présenter, qu'elle était prête à le recevoir.

Un instant après le monsieur parut ; il s'inclina respectueusement devant la comtesse qui, après lui avoir rendu son salut, le pria d'entrer dans un petit salon contigu à la salle à manger.

Alors Paule regarda le visiteur avec une certaine anxiété attendant qu'il voulut bien lui faire connaître l'objet de sa visite.

— Est-ce que madame la comtesse ne me reconnaît pas ? demanda le monsieur.

— Non, monsieur, et cependant il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue.

— Deux ou trois fois j'ai eu l'honneur de rencontrer madame la comtesse à Grenoble, dans le monde. Je suis M. Florent de la maison de banque Gibert-Florent et Cie.

— Je vous reconnais maintenant, monsieur.

— Je viens remplir auprès de vous une mission pénible, madame la comtesse, il s'agit d'une affaire excessivement grave, et ce n'est pas sans douleur, croyez-le, que je me suis forcé, comme associé de la maison Gibert-Florent et Cie, de vous faire une révélation qui va vous frapper cruellement.

La comtesse était devenue affreusement pâle.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, souffrir est mon lot sur la terre, tous les malheurs s'accroissent sur moi et sur mes enfants, et après tant de souffrances endurées, j'attends de nouvelles tortures, ce sont de véritables coups de fondre.

m'ont successivement frappée, et je sais que je ne suis pas à la fin. Vous pouvez parler, monsieur, j'attends tout et je suis prête à tout.

— Et bien, madame la comtesse, voici la chose : Nous avons reçu de la Banque franco-américaine, dont le siège principal est à Paris, un billet à ordre à encaisser de quarante mille francs. Ce billet à ordre, madame la comtesse, le voilà, et en voici la teneur :

“ Au seize mai prochain, je payerai à M. le comte de Verdaine ou à son ordre la somme de quarante mille francs, valeur reçue comptant.

“ J. DE MIRAY.

“ Grenoble, le 26 décembre 18...”

— Comment, fit Paula avec surprise, au mois de décembre dernier, M. de Verdaine a prêté quarante mille francs à M. de Miray ?

— C'est, en effet, ce que semble dire ce billet madame la comtesse, mais cela n'est pas. M. de Miray a une très grande fortune et au lieu d'emprunter, c'est lui plutôt qui pourrait prêter. Ce billet n'a donc pas été souscrit par M. de Miray en faveur de M. de Verdaine ; il est malheureusement l'œuvre d'un faussaire.

— Un faussaire ! exclama la jeune femme en frémissant.

— Hélas ! oui, madame la comtesse, et ce faussaire est le comte de Verdaine.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Au mois de décembre dernier, ayant évidemment un pressant besoin d'argent, M. de Verdaine a créé ce billet à son ordre et l'a signé du nom de M. de Miray, son ami, il l'a ensuite endossé et en a touché le montant, moins l'escompte.

Alors, sans doute, M. de Verdaine espérait pouvoir envoyer avant le 16 mai, à M. de Miray, les quarante mille francs afin que celui-ci fût en mesure de payer le billet à présentation et retirât le faux de la circulation. Mais les choses ne se sont point passées ainsi. Hier, c'était le 16 mai, le billet a été présenté à M. de Miray, qui a déclaré qu'il n'en est point le souscripteur et que la signature n'est point la sienne.

Notre garçon de recettes rapporta le faux billet à la banque, et nous étions à peine instruits que M. de Miray avait refusé de payer, lorsque nous eûmes sa visite. Il venait nous fournir des explications qu'il n'avait pas cru devoir donner au garçon de recettes.

Dès le mois de janvier, et par le comte de Verdaine lui-même, M. de Miray avait été instruit de l'existence du faux billet à ordre ; ayant eu besoin d'une somme de quarante mille francs dans les vingt-quatre heures, le comte s'était servi tout de son ami pour se la procurer.

M. de Miray, continua le banquier, nous communiqua ensuite une lettre de M. de Verdaine qu'il avait reçue la veille, c'est-à-dire le 15 mai. Dans cette lettre, que j'ai lue, le comte dit qu'il est désolé de ne pouvoir envoyer les quarante mille francs à M. de Miray et il le supplie de le sauver en payant ce faux billet lorsqu'il lui sera présenté.

Autant que le comte, pour qui il a toujours de l'amitié, nous dit, M. de Miray voudrait que le faux disparût, et tant ; malheureusement il n'a pas en ce moment une somme de quarante mille francs disponible.

D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, madame la comtesse, ce n'est pas aujourd'hui, quand les biens de M. de Verdaine sont saisis et vont être vendus, quand on le croit complètement ruiné que M. de Miray ou une autre personne peut avancer une somme de 40,000 francs qui pourrait être utilement employée.

La pauvre jeune femme, qui avait écouté avec une indicible terreur, voila de ses mains son visage livide et éclata en sanglots.

Le banquier la contempla avec un sentiment de compassion et attendit que la crise de larmes se fût un peu calmée et reprit :

— Mon associé et moi, madame la comtesse, nous avons analysé la situation, et dans l'intérêt de M. de Verdaine,

que nous avons beaucoup connu, qui a été notre client, dans le vôtre, madame, et dans celui de vos enfants, la démarche que je fais auprès de vous a été décidée. Madame la comtesse, permettez-moi de vous demander si vous vous rendez bien compte de la situation extrêmement grave dans laquelle s'est mis M. le comte de Verdaine ?

— Hélas ! oui, monsieur, répondit-elle ; ah ! je ne suis pas ignorante à ce point de ne pas savoir qu'un faux en écriture est un acte criminel et que la loi punit sévèrement celui qui l'a commis ; c'est la condamnation infamante, la flétrissure, la prison, le déshonneur !

— Oui, madame, oui, c'est tout cela.

La malheureuse laissa échapper une plainte sourde.

Le banquier continua :

— Le faux billet arrivait hier à son échéance et c'est hier ou ce matin qu'il devait être payé ; nous pouvons le garder vingt-quatre heures encore, mais après ce délai, nous devons le retourner à la banque de Paris dont nous sommes les correspondants à Grenoble, en donnant les motifs du refus de paiement. Madame la comtesse, je suis venu vous trouver pour vous demander si vous pouviez sauver M. le comte de Verdaine.

— Comment, monsieur, comment, dites ?

— En retirant ce billet contre la somme de quarante mille francs.

— Quarante mille francs ! prononça Paula d'une voix rauque.

— Nous avons pensé, madame la comtesse, que M. de Verdaine, avant de s'éloigner de vous, s'était préoccupé de votre avenir et de celui de ses enfants et que pour eux et pour vous, il avait mis à l'abri une partie de sa fortune.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la comtesse et l'expression de sa physionomie révéla une douleur aiguë.

— Enfin, madame la comtesse, nous nous sommes dit que vous seule pouviez sauver votre mari ; tel est le but de ma visite, j'attends votre réponse.

— C'est juste, monsieur, il faut que je vous réponde. Eh bien, quand M. de Verdaine a abandonné ses enfants et sa femme, il n'a songé ni à l'avenir de ses fils, ni au mien, il ne s'est pas occupé de savoir comment nous pourrions vivre et ne s'est pas demandé non plus si nous ne tomberions pas un jour dans la plus affreuse misère. Il ne nous a rien donné, monsieur, rien laissé, rien, rien !

— Oh !

— Vous entendez, monsieur, rien ! Et cependant je le sauverai, ou du moins j'espère pouvoir le sauver ! Car quarante mille francs, monsieur, c'est une bien grosse somme et je ne sais pas encore si je pourrai vendre mes bijoux quarante mille francs.

— Vous voulez vendre vos bijoux !

— Il le faut bien, puisque je ne possède que cela et qu'il faut sauver de la honte le père de mes enfants. D'ailleurs, monsieur, ces bijoux qui m'ont été donnés par la baronne de Bressac, j'étais disposée à les vendre ; seulement, je pensais conserver le produit de cette vente pour mes enfants, je vais faire un autre usage de cet argent ; voilà tout. L'opprobre d'un criminel retombe sur les siens ; en sauvant le comte de Verdaine, je sauve aussi l'honneur de son nom, l'honneur de ses enfants ! Est-ce que je pense à l'argent, moi, quand l'honneur du nom de Verdaine est menacé d'une flétrissure ?

L'argent, n'est rien, monsieur, l'honneur passe avant tout, l'honneur est tout, et ce bien précieux, je veux le conserver à mes fils !

Pauvre baronne de Bressac, elle ne se doutait guère, le jour où elle m'a dit : “ Ma fille ces bijoux sont à vous, je vous les donne, ” qu'ils serviraient, quelques années plus tard, à arracher son petit-fils des mains de la justice. Si les âmes sont immortelles et si l'âme de la baronne de Bressac est au ciel, je lui demande de prier le Seigneur de prendre en pitié mes enfants et leur mère. J'ai fait mon devoir, je le fais encore, j'y serai toujours fidèle ; mon mari n'a rien à me reprocher ;

qu'ils n'aient rien à me reprocher aussi tous les morts qui ont porté le nom de Verdrain, et je pense qu'ils doivent être content de moi !

Le banquier restait muet de surprise et d'admiration.

—Voilà une femme que le monde a souvent bien mal jugée, pensait-il.

Après un moment de silence la comtesse continua :

—J'ai déjà vendu quelques-uns de mes bijoux et j'ai pu me procurer ainsi, depuis que je suis seule avec mes enfants, environ six mille francs ; il me fallait pourvoir aux nécessités de l'existence ; c'était mon unique ressource... Je ne pouvais pas voir mes enfants mal habillés je ne pouvais pas leur refuser ce qu'ils me demandaient : non, monsieur, non, je n'aurais pas eu la force de leur imposer des privations.

Je ne me connais pas en pierreries, je ne sais pas quelle est la valeur de tels et tels diamants, de telles et telles pierres précieuses ; mais l'on m'a dit plusieurs fois que mes bijoux, les pierres seulement, valaient bien de cinquante à soixante mille francs. J'espère donc que M. Roger, le joaillier de Grenoble, voudra bien m'acheter en un seul lot tous mes bijoux et qu'il m'en donnera quarante mille francs. Aussitôt que j'aurai touché cette somme, monsieur, je vous la porterai.

—C'est bien, madame la comtesse.

—Vous attendrez, n'est-ce pas, monsieur ?

—Nous attendrons.

—Oh ! vous me le promettez ?

—Oui, madame.

—Vous attendrez jusqu'à demain soir, car il peut se faire que M. Roger ne puisse pas me donner tout de suite les 40,000 francs.

—Jusqu'à demain soir, madame la comtesse, le billet ne sortira pas de mon portefeuille.

—Oh ! merci, monsieur, merci ! Je vous dis encore merci au nom de mes enfants.

VII

LES BIJOUX

Le banquier s'était retiré vivement impressionné et plaignant de tout son cœur cette jeune femme, cette mère injustement frappée par l'adversité et que le malheur semblait avoir grandio.

La comtesse, après avoir essuyé ses yeux et fait un suprême effort pour cacher son agitation, avait rejoint les deux petits garçons et s'était promené avec eux, dans le jardin, jusqu'à l'heure du déjeuner.

Elle avait fait prévenir Jérôme Verdret qu'elle désirait lui parler et elle était encore dans la salle à manger avec les enfants lorsque le fermier se présenta.

—Mon ami, lui dit Paule, j'ai un service à vous demander.

—Madame la comtesse sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

—Oh ! oui, vous et votre femme vous nous aimez, vous nous êtes dévoués. Mais je sais que vous êtes très occupé en ce moment, qu'aux champs l'ouvrage presse, et je vais vous faire perdre le reste de cette journée.

—Le temps employé pour vous, madame la comtesse, ne peut pas être perdu.

—Merci, mon brave Verdret. Il faut absolument que je me rende à Grenoble aujourd'hui, et j'ai pensé que vous voudriez bien m'y conduire.

—Certainement, madame la comtesse. A quelle heure partirons-nous ?

—Aussitôt que vous serez prêt, mon ami.

—Alors, madame la comtesse, dans un quart d'heure, le temps d'atteler la Blanche à la charrette.

Le fermier se hâta d'aller donner le picotin d'avoine à la Blanche et de sortir la charrette de la remise.

Pendant ce temps, la comtesse s'habilla et elle était prête quand on vint lui dire que la jument était attelée.

Les enfants jouaient dans le jardin avec Miro, sous les yeux de Marianne et de la fermière.

Paule embrassa plusieurs fois ses fils, leur recommanda d'être

bien sages, bien obéissants, donna aussi une caresse à Miro, puis monta dans la voiture ayant à son bras un petit sac de voyage.

La Blanche était une bête de trait, plus habituée à tirer la charrue qu'à traîner une voiture sur la route ; néanmoins elle était bonne marcheuse et trottaît même sans trop se faire prier quand ce n'était pas une côte à monter.

A trois heures et demie, on arriva à Grenoble et le véhicule s'arrêta bientôt devant le magasin de bijouterie, horlogerie et argenterie de M. Roger. C'était un homme qui passait pour avoir au moins deux millions de fortune ; il est vrai qu'il avait plus de soixante ans et qu'il travaillait depuis plus de quarante ans. Il avait commencé par être apprenti, puis ouvrier bijoutier. Très rangé, stimulé par le désir d'arriver, une noble ambition, il avait fait des économies et avait pu un jour s'établir. Son petit commerce avait prospéré, la petite boutique du commencement était devenue peu à peu un magasin. M. Roger n'était plus un simple boutiquier, mais un notable commerçant, très connu, très estimé, très considéré dans la ville. Un mari n'aurait pas osé offrir une perure à sa femme, un fiancé des bijoux à sa future s'ils n'étaient pas sortis de la maison Roger.

Le négociant avait la connaissance parfaite des pierres fines ; d'un coup d'œil il expertisait un brillant, une émeraude, un rubis et pouvait dire, sans avoir besoin de ses balances, cette pierre pèse tant, et elle vaut telle somme. Du reste, c'était principalement le commerce des pierreries qui l'avait enrichi.

Quand Paule entra dans le magasin, la figure cachée sous son voile, Jérôme hocha la tête et on aurait pu l'entendre murmurer :

—Pauvre chère dame, c'est encore un bijou qu'elle vient vendre aujourd'hui ! Ils y passeront tous, les uns après les autres. Tonnerre, qu'il y a donc de tristes choses dans la vie !

Cependant, la comtesse s'était adressée à un commis, qui lui avait répondu que M. Roger était dans son cabinet, au premier étage, et elle avait grimpé l'escalier. Elle frappa à la porte du cabinet.

—Entrez, dit la voix du joaillier.

Devant M. Roger, Paule leva son voile. Le marchand se leva vivement, salua la comtesse, la fit asseoir et lui dit avec un accent doux et triste :

—Vous m'apportez encore un de vos bijoux ?

—Aujourd'hui, monsieur, répondit Paule, je vous les apporte tous.

—Tous ! fit M. Roger avec surprise.

La comtesse ouvrit son sac de voyage et tranquillement d'une main ferme, soutenue par la pensée que l'honneur de père de ses enfants était en péril et qu'elle devait le sauver, elle plaça les bijoux sur la table, les étala le mieux qu'elle put sous les yeux de M. Roger.

—Ce sont là tous vos bijoux, madame la comtesse ? dit-il.

—Oui, monsieur.

—Et vous voulez les vendre ?

—Oui.

—Mais, madame...

—Il le faut, monsieur, il le faut, j'ai besoin d'argent, beaucoup d'argent, et cet argent, il faut que je l'aie aujourd'hui, oui, ce soir, si ce n'est pas tout à fait impossible. Oh ! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ne me refusez pas d'acheter ces bijoux... Si vous saviez !... Mon Dieu, si vous ne vouliez pas ou si vous ne pouviez pas, je ne saurais où aller, je ne saurais plus que faire et je serais réduite au désespoir. Je vous en prie, monsieur, je vous en prie !...

Un sanglot lui coupa la voix.

—De grâce, madame la comtesse, calmez-vous.

—Ah ! monsieur, vous ne savez pas jusqu'à quel point, suis malheureuse.

—Oui, sans doute, madame ; mais je sais avec quel courage, quelle résignation vous portez l'énorme poids de votre malheur.

—Ah ! vous avez pitié de moi !

—Je vous plains sincèrement.

— Et vous allez acheter, n'est-ce pas ?
— Parce que vous m'en priez et que je devine que je peux vous aider ainsi à conjurer une catastrophe.

— Eh bien, oui, c'est cela, monsieur, vous ne vous trompez pas. Ah ! vous êtes bon !

Le joaillier prit sa loupe et consacra quelques minutes à l'examen des pierreries.

— Voyons, madame la comtesse, dit-il, quelle somme voulez-vous de vos bijoux ?

— Je suis forcée de les vendre, monsieur ; mais je vous connais, vous êtes bon, vous avez pitié d'une malheureuse, vous êtes honnête, vous êtes juste, vous ne pouvez pas profiter de la situation douloureuse dans laquelle je me trouve... Je m'en rapporte à vous, monsieur, dites, dites, ce que vous pouvez me donner.

— Depuis quelques années, madame la comtesse, les pierres fines ont beaucoup diminué de valeur.

Oh ! monsieur ! fit Paule, regardant le marchand avec une anxiété cruelle.

— Il y a là, certainement, de très beaux diamants, de beaux saphirs, des perles magnifiques, des rubis et des émeraudes rares.

— Ce sont des pierres fines très anciennes, monsieur.

— Sans doute, sans doute ; mais la baisse de prix a aussi bien atteint les pierres anciennes que les nouvelles.

— Alors, monsieur, alors ! balbutia Paule d'une voix étranglée.

— Il y a cinquante ans, madame la comtesse, j'aurais acheté ces pierreries cinquante mille francs.

— Et aujourd'hui, monsieur ?

— Je vous en offre trente-cinq, et c'est un prix élevé.

La comtesse devint affreusement pâle et laissa échapper une plainte sourde. Elle serra entre ses mains son front brûlant et murmura entre deux sanglots :

— Mon Dieu, mon Dieu, je ne peux rien faire, je ne peux rien empêcher !... Il est perdu, le malheureux, il est perdu ! Et mes enfants, mon Dieu, mes enfants !...

Sa poitrine se soulevait convulsivement, elle se tordait les bras, sa douleur était effrayante.

— Ah ! s'écria-t-elle, je suis donc maudite, maudite !

Le joaillier ne put s'empêcher de tressaillir. Il était réellement bon, ce vieillard, car il était singulièrement ému.

— Mais, madame la comtesse, dit-il, quelle est donc la somme dont vous avez besoin ?

— Il me faut quarante mille francs, monsieur ; si je n'ai pas quarante mille francs avant que vingt-quatre heures se soient écoulées, un malheur plus épouvantable que tous ceux qui m'ont déjà frappés va fondre sur moi, et plus impitoyablement encore sur mes pauvres enfants.

— Ah ! fit M. Roger.

Puis après un bout de silence il reprit :

— Madame la comtesse, sur ma probité bien connue, sur mon honneur, je vous jure que je n'ai pas voulu abuser de votre situation, profiter d'une vente forcée ; aucun marchand de pierres fines ne pourrait vous acheter vos bijoux plus de trente-cinq mille francs, à moins qu'il ne veuille seulement échanger son argent ou peut-être même perdre sur son marché. Acheter un prix et revendre plus cher, trouver un bénéfice plus ou moins grand sur une opération commerciale voilà la règle de tout négoce. On est marchand ou on ne l'est pas. Cependant, je ne dis point, comme tout bon commerçant ; le cœur n'a rien à voir dans les affaires ; et la preuve que je ne dis point cela et que je ne le pense pas, c'est que, au risque de perdre sur le marché que vous êtes venue m'offrir, je vous achète vos bijoux quarante mille francs.

La jeune femme saisit la main du joaillier et la serra fiévreusement dans les siennes.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous nous sauvez !

M. Roger était un homme de tact ; il n'adressa aucune question indiscrète à la comtesse, sachant par expérience qu'il est des plaies auxquelles on ne doit point toucher, des secrets estimés qu'il faut savoir respecter.

Il prit dans un tiroir de son bureau un carnet de chèques, remplit l'un d'eux, le détacha, passa dans une pièce voisine, reparut presque aussitôt et dit à la comtesse :

— Je vous prie de vouloir bien attendre quelques minutes ; je viens d'envoyer un de mes commis à la succursale de la Banque de France.

Un quart d'heure après, Paule sortait de la maison Roger, la figure voilée et ayant dans son sac de voyage, à la place des bijoux, quarante mille francs en billets de banque.

Elle se rendit à pied à la banque Gibert-Florent et Cie, suivie à distance par Jérôme Verdret, qui avait patiemment attendu dans la rue, en disant à sa jument une infinité de choses qui devaient être fort intéressantes, que la Blanche avait écoutées en hochant la tête, en secouant les oreilles, mais qu'elle n'avait certainement pas comprises.

La comtesse trouva M. Florent dans son bureau, occupé à cacheter de cire rouge une vingtaine de lettres qui allaient être recommandées ou chargées et devaient partir le soir même pour Paris, Marseille, Montpellier, Toulon, Lyon et autres villes de France et d'Italie.

A la vue de Mme de Verdraine le banquier ne put retenir cette exclamation :

— Déjà !

— Oui, monsieur ; j'ai été assez heureuse pour qu'on ne me fit pas attendre les quarante mille francs que je vous apporte. Les voici, monsieur, continua la comtesse, en mettant sur le bureau les liasses de billets de banque ; le compte y est, voyez, monsieur.

M. Florent compta les billets de banque avec l'habileté et la souplesse de doigts d'un homme habitué à manier cette espèce de papier, puis dit :

— C'est bien cela, quarante mille francs.

Il se leva, ouvrit une caisse de fer qui était derrière lui, scellée à la muraille, prit le faux dans un portefeuille et le tendit à la jeune femme.

Elle le saisit d'une main tremblante, l'examina un instant, puis l'approcha de la flamme de la bougie à laquelle le banquier faisait fondre sa cire à cacheter.

Le papier s'enflamma et en un clin d'œil fut anéanti.

Alors la comtesse poussa un long soupir de soulagement.

— Il m'a resté à vous remercier encore une fois, monsieur, dit-elle ; croyez que je n'oublierai jamais que vous avez eu pitié de M. de Verdraine, de moi et de mes enfants.

Sur ces mots, elle se retira.

Aussitôt, le banquier prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit :

« La comtesse Paule a apporté les quarante mille francs ; le faux n'existe plus, la pauvre femme l'a brûlé sous mes yeux à la flamme d'une bougie ».

M. Florent plia le papier, le glissa dans une enveloppe sur laquelle il écrivit : « Monsieur de Miray, » sonna ensuite et dit au garçon de bureau, qui se présenta en lui tendant le pli :

— A porter de suite.

La comtesse revint aux Bergères dans une tranquillité relative ; elle avait pu sauver son mari, préserver le nom de Verdraine d'une flétrissure, elle avait fait son devoir, elle était contente. Mais ses bijoux vendus, elle ne possédait plus rien. Elle les avait considérés comme étant son unique ressource, et cependant c'était sans hésitation, sans regret qu'elle avait fait ce sacrifice.

Une semaine s'écoula. On était arrivé au jour fixé pour la vente des meubles et immeubles appartenant au comte Maxime de Verdraine. La mise aux enchères publiques devait avoir lieu à Grenoble, au palais de justice.

Verdret partit partit pour la ville de bon matin ; il voulait voir comment les choses se passeraient et savoir le plus vite possible quel allait être son nouveau maître. Il avait promis à sa femme de revenir tout de suite après les adjudications, car il pensait bien que la comtesse attendrait son retour avec impatience.

Paule passa cette journée à prier et à pleurer, s'étonnant qu'elle pût encore avoir des larmes.

Il était nuit lorsque le fermier arriva. Sans avoir dit un mot à sa femme il alla trouver celle qui depuis quelques heures n'était plus sa maîtresse.

Celle-ci lut aussitôt dans ses yeux qu'il n'avait rien d'agréable à lui apprendre.

—Ne craignez rien, mon ami, lui dit-elle, vous pouvez parler franchement.

—Eh bien, madame la comtesse, ce ne sont pas de bonnes nouvelles que je vous apporte.

—Les bonnes nouvelles ne sont jamais pour moi, prononça-t-elle en soupirant ; mais dites, dites toujours.

—Tout est vendu, madame la comtesse ; seulement, quand tous les frais auront été payés, il manquera près de deux cent mille francs pour rembourser complètement ce qui est dû aux créanciers.

La comtesse laissa échapper un gémissement et leva ses yeux au ciel comme pour l'implorer.

—Savez-vous le nom de l'acquéreur du domaine de Verdraise ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

—Madame la comtesse, le domaine de Verdraise a été acheté par M. de Miray.

—Oh ! fit la jeune femme, en se dressant comme mue par un ressort.

Puis après un court silence :

—Et votre ferme, mon ami, qui l'a achetée ?

—Encore M. de Miray.

—Mais il a donc tout acheté, cet homme, s'écria la comtesse, les yeux enflammés ; mais il s'est donc emparé de toutes les dépouilles du comte de Verdraise, dont il se disait le meilleur ami !

—Non, madame la comtesse, M. de Miray ne s'est rendu acquéreur que du domaine de Verdraise et de la ferme des Bergères.

—Ainsi, tout est vendu, tout ?

—Tout, madame la comtesse, les autres fermes, les bois et les deux maisons de Grenoble.

Paule resta un instant silencieuse, immobile, la main appuyée sur son front.

—Maintenant, reprit-elle d'une voix creuse avec une douleur contenue, je ne suis plus rien ici, je n'ai plus le droit d'y rester, et ces meubles eux-mêmes ne sont plus à moi... Me voilà sans asile, mon brave Verdret ; je m'y attendais... Il faut que je parte, que je m'en aille le plus tôt possible, car je ne veux pas attendre qu'on vienne me chasser.

—Oh ! madame la comtesse, pouvez-vous penser cela !

—Est-ce que je veux devoir quelque chose à M. de Miray, moi ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur.

—Mme la comtesse, dit doucement le fermier, je crois que vous vous trompez sur les intentions de M. de Miray ; il m'a parlé de vous...

—M. de Miray vous a parlé de moi ?

—Oui, madame la comtesse, avec beaucoup d'intérêt et il était très ému.

—Une raison de plus, mon ami, pour que je me hâte de partir.

—Madame la comtesse ne m'a donc pas compris ? Je suis certain que madame la comtesse pourra rester aux Bergères tant qu'elle voudra sans être inquiétée.

Les lèvres de la jeune femme se crispèrent.

—A tout autre qu'à votre nouveau maître, répliqua-t-elle, je pourrais demander l'hospitalité ; mais à lui, jamais !

—Pourtant, madame la comtesse, je vous assure...

—C'est bien, mon brave Verdret ; ne parlons plus de cela, la comtesse de Verdraise sait ce qu'elle doit faire.

Elle remercia le fermier et le congédia. Ensuite elle appela Georges et Edouard, qui étaient avec Marianne, les déshabilla et les mit dans leur lit, non pas sans les avoir longuement embrassés. Elle resta près d'eux, pensivo, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis. Alors elle rentra dans sa chambre et voulut savoir ce qu'elle avait encore d'argent.

Elle trouva dans une boîte deux cent soixante francs en or

et elle avait dans son porte-monnaie dix francs de menu monnaie blanche. Elle chercha dans tous les tiroirs, partout, et ne trouva plus rien ; c'était bien tout ce qu'elle possédait d'argent. Deux cent soixante-dix francs, c'était là toute sa fortune, tout ce qui lui restait de son opulence d'autrefois.

La somme était maigre. Avec cela, cependant, elle pouvait partir, se faire conduire à Grenoble, prendre le chemin de fer pour Lyon, puis la grande ligne jusqu'à Beaune, où elle trouverait facilement une voiture qui la conduirait avec ses enfants à Saint-Amand.

Mais depuis longtemps elle n'avait pas payé ses gages à Marianne. Combien lui devait-elle ? Elle fit le compte. Il était dû à la vieille domestique deux cents francs. Et comme Paule ne voulait pas s'en aller laissant cette dette derrière elle, elle ne possédait plus réellement que soixante-dix francs. Cette somme était loin d'être suffisante pour le long trajet qu'elle avait à faire avec deux enfants. C'était une centaine de francs qui lui manquaient.

Elle ne pouvait songer à emprunter cette somme au fermier avec promesse de la lui rendre dès qu'elle serait à Saint-Amand ; elle savait que Verdret et sa femme n'avaient peut-être pas vingt francs dans leur bourse.

Elle se dit que ce qu'elle avait de mieux à faire était d'écrire à sa mère pour la prévenir de sa prochaine arrivée à Saint-Amand et la prier de lui envoyer immédiatement, dans une lettre chargée, cent francs dont elle avait absolument besoin.

La domestique était encore dans sa cuisine. Paule l'appela.

—Marianne, lui dit-elle, je viens de faire votre compte ; je vous dois, ce mois compris, 200 francs. Les voici.

—Mais, madame...

—Prenez, Marianne, je le veux. Vous savez que la ferme a été vendue aujourd'hui ?

—Hélas ! madame, hélas !

—Dans deux ou trois jours, je partirai avec mes enfants ; je vais retourner en Bourgogne, près de mes parents.

—Est-ce que Mme la comtesse ne m'emmine pas ?

—Je ne peux pas vous emmener, Marianne.

—Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

—Vous êtes connue à Grenoble, vous y trouverez facilement une bonne place.

La vieille domestique retourna à sa cuisine en sanglotant.

Paule voulut écrire sa lettre. Ah ! c'étaient des choses douloureuses qu'elle avait à dire, de terribles révélations qu'elle avait à faire.

Elle écrivit une dizaine de lignes, puis tout à coup ses idées se brouillèrent et elle eut beau chercher dans le désordre de ses pensées, elle ne parvint plus à trouver une phrase à mettre sur le papier.

—C'est la fatigue, j'ai un peu de fièvre, murmura-t-elle ; j'écrirai ma lettre demain ; j'ai tout le temps ; d'ailleurs, le facteur ne passe jamais à la ferme avant trois heures de l'après-midi.

Elle alla voir ses enfants ; ils dormaient, les lèvres souriantes.

—Chers mignons, pensa Paule, comme leur sommeil est paisible ; ils ne comprennent pas encore et ils sont heureux ; ce n'est que plus tard que les peines de la vie pourront les atteindre... Mon Dieu, faites qu'ils n'aient jamais à souffrir comme leur pauvre mère a souffert.

Elle se pencha sur le lit, et sur chaque front mit un baiser.

VIII

LE NOUVEAU PROPRIÉTAIRE

Le lendemain, la comtesse Paule se leva à sept heures. Depuis une demi-heure déjà, Georges et Edouard babillaient et s'amusaient à faire des culbutes sur le lit. Le temps était superbe, l'atmosphère était saturée de l'odeur de résine des vieux sapins et dans le jardin, comme grisés par les rayons du

soleil, les fauvettes, les rossignols, les rouge-gorges et le bouvreuil chantaient à plein gosier.

Comme tous les jours, Paule, ayant fait rapidement sa toilette, débarbouilla ses enfants, les peigna et les habilla. Ensuite, elle descendit avec eux au jardin et après les avoir laissés jouer avec Miro pendant une heure, elle leur fit prendre leur leçon à l'ombre d'un mélèze.

À dix heures elle les quitta, en priant la fermière, qui était occupée dans son potager, de veiller sur eux. Nous devons dire qu'un malheur comme celui de Verdaine n'était pas à redouter aux Bergères où il n'y avait ni vivier, ni rivière. Mais Paule n'aimait pas que ses enfants restassent seuls.

La comtesse avait sa lettre à écrire, et avec l'espoir qu'elle ne serait pas dérangée avant l'heure du déjeuner, elle s'installa dans le petit salon du pavillon.

La veille, avons-nous dit, elle avait écrit une douzaine de lignes, elle les relut, et trouvant que sa lettre était mal commencée, elle déchira la feuille de papier et en prit une autre.

Quand onze heures sonnèrent, elle avait déjà écrit quatre pages d'une écriture fine et serrée et elle jugea qu'elle avait peut-être encore deux ou trois pages à remplir. Il lui fallait dire tant de choses et surtout les expliquer ! Elle essuya ses yeux, car elle n'avait pu faire le récit de ses douleurs sans pleurer, prit une nouvelle feuille et se remit à écrire.

Mais presque aussitôt elle se redressa brusquement et tendit l'oreille. Elle entendait marcher dans les pièces du pavillon ; et ce pas, qu'elle ne connaissait point, ne pouvait être que celui d'un homme. Un homme chez moi !

Qui était-ce donc ? Bien sûr, ce n'était pas Verdret, puisqu'il travaillait aux champs et ne devait revenir qu'à une heure. Et d'ailleurs, ce n'était pas ainsi que marchait le fermier, avec ses gros brodequins ferrés.

On ouvrait des portes et on les refermait, et certes, personne de la ferme ne pouvait prendre une pareille liberté.

La jeune femme se levait pour aller voir qui était là, lorsque la porte du salon s'ouvrit toute grande. Paule ne s'était pas trompée, c'était bien un homme qu'elle avait entendu marcher dans le pavillon, et cet homme était devant elle.

C'était M. de Miray, le nouveau propriétaire du domaine de Verdaine et de la ferme des Bergères. Ah ! on le voyait bien à son attitude de maître orgueilleux.

Le visage de la comtesse se couvrit d'une pâleur livide et elle poussa un cri qui exprimait en même temps la surprise et la terreur.

—Bonjour, madame la comtesse, dit M. de Miray, s'avancant le chapeau à la main et en s'inclinant.

Il se redressa et reprit :

—Je vois que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui ; pourtant vous devez savoir que je suis devenu le propriétaire des Bergères et de Verdaine, puisque Jérôme Verdret était hier à Grenoble, probablement envoyé par vous. Or, il est assez naturel, n'est-ce pas, que je vienne voir dans quel état se trouve une de mes nouvelles propriétés ?

Paul avait fait deux pas en arrière et restait immobile, frémissante, effarée.

—Vraiment, madame la comtesse, poursuivait M. de Miray, paraîtrait que vous êtes effrayée, que vous avez peur de moi... De grâce, veuillez vous rappeler que j'ai été votre ami et daignez croire que je n'ai pas cessé de l'être.

—Oh ! vous, mon ami ! prononça la jeune femme avec une certitude profonde.

—Vous en doutez, madame, et vous avez tort ; oui, je suis votre ami et mes sentiments sont restés les mêmes. Peut-être avez-vous cru que je vous garderais rancune de certaines violences de langage ; eh bien, non. Vous avez été dure pour moi, madame, vous m'avez traité avec une grande cruauté ; mais vos paroles de colère, je les ai oubliées, j'ai voulu les oublier.

Alors, madame la comtesse, vous étiez malheureuse, plus malheureuse que vous ne l'êtes aujourd'hui, et votre emportement était excusable puisqu'il était la conséquence de votre malheur. On doit tout pardonner à ceux qui souffrent.

Vous m'avez chassé, madame la comtesse, chassé comme un indigne, en voulant me croire coupable envers vous. J'ai souffert, beaucoup souffert de ne plus vous voir, et bien souvent, si j'eusse écouté mon cœur, je serais accouru ici ; mais je me disais : Je ne dois pas chercher à la voir, elle le veut ! Et mon respect pour vous et votre volonté était un lien qui me retenait. Si je me permets de me présenter aujourd'hui devant vous, madame, c'est que j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

—Pourquoi avez-vous pensé cela, monsieur ?

—Parce que je crois connaître maintenant la situation possible dans laquelle vous vous trouvez.

—Mais, monsieur !..

—Hé, mon Dieu, madame, vous n'avez pas à en rougir, elle n'est pas votre œuvre. Enfin, je me suis dit que vous pouviez avoir besoin d'un ami et je viens à votre secours.

—Vous venez à mon secours, vous ?

—Oui. Il y a quelques jours, vous avez été forcé de vendre vos bijoux ; ce fut un sacrifice, une femme comme vous devait le faire. Mais vos diamants étaient votre dernière et unique ressource, et s'il vous reste maintenant quelques centaines de francs, c'est tout.

—Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit Paule d'un ton sec.

—Oui, n'est-ce pas ? Cela prouve que je me suis constamment occupé de vous et que je sais comment vous et vos enfants avez pu vivre depuis votre abandon.

La jeune femme soupira et baissa la tête.

—Donc, continua M. de Miray, vous êtes à peu près sans argent, et vous ne pouvez pas espérer que vos parents vous viendront en aide, car ils sont fort endettés, d'après ce que j'ai appris, et par cela même plus pauvres encore que vous.

Paule appuya fortement sa main sur son cœur et jeta sur sa lettre inachevée un regard d'indicible angoisse.

M. de Miray avait déjà vu la lettre, et il surprit le regard ; mais comme s'il n'eût rien remarqué, il poursuivit :

—Avant qu'il soit peu, madame la comtesse, votre bourse sera vide, absolument vide et vous manquerez de tout, même du strict nécessaire... Oh ! je sais bien que vous pourriez trouver à Grenoble quelques anciens amis qui ne voudraient pas vous voir dans le dénuement, mais je sais aussi qu'il répugnerait à votre fierté de vous adresser à eux. Mais de moi, de moi vous pouvez tout accepter. C'est à moi, madame la comtesse, de réparer les injustices du sort envers vous. Je vous le répète, je viens à votre secours ; je ne veux pas que vous et vos enfants connaissiez la misère.

Paule eut un mouvement de tête douloureux.

—Monsieur, répondit-elle tristement, comme vous venez de le dire, je suis fière, je ne veux m'adresser à personne dans ma détresse, à personne, monsieur, et à vous moins qu'à tout autre.

—Ainsi, vous ne m'accordez même pas une faveur, qu'on ne refuse jamais à un ami !

—Je ne crois pas que vous soyez mon ami.

—Ah ! le malheur vous a singulièrement aigri !..

—Oui, monsieur, le malheur et plus encore l'expérience que j'ai acquise en apprenant à connaître le monde.

M. de Miray se mordit les lèvres.

—Mais, madame, dit-il, si vous ne voulez vous adresser à personne et si vous repoussez les offres de ceux qui vous aiment, qui vous ont toujours aimée, que ferez-vous ?

—Je ne le sais pas, monsieur ; mais je crois en la Providence et ma confiance en Dieu est grande, Dieu est bon et miséricordieux, il est le défenseur des innocents, il prendra en pitié les abandonnés, il veillera sur eux, il nous protégera mes enfants et moi !

—Voilà des paroles qui font toujours bien, prononcées du haut d'une chaire dans un sermon, répliqua ironiquement M. de Miray, mais il y a loin de la terre au ciel et les choses spirituelles sont fort différentes des choses de la vie terrestre. A en juger par ce que nous voyons tous les jours, Dieu, s'il ex-

ist, ne s'occupe guère des choses d'ici-bas. Depuis longtemps vous espérez en la Providence, vous comptez sur Dieu, eh bien, voyez ce qu'il a déjà fait pour vous.

— Il m'a donné le courage et la force de supporter mes peines, monsieur, il m'a donné la résignation ! répondit Paule gravement.

— Oui, sans doute, vous avez été forte et vous avez eu du courage, mais parce que vous n'êtes pas une femme comme les autres. Quant à votre résignation, elle est admirable ; seulement, laissez-moi vous le dire, la résignation se courbe sous les coups du malheur et ne fait rien pour les éviter ; je ne pense pas que votre résignation puisse aller jusqu'à assister à l'agonie de vos enfants mourant de faim.

Ces paroles eurent un écho douloureux dans le cœur de la pauvre mère. Sa pâleur s'accrut encore et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Madame la comtesse, poursuivit de Miray, vous avez été assez longtemps résignée, assez longtemps vous avez souffert, vous avez fait beaucoup plus que le monde ne vous demandait ; il faut maintenant, d'une autre manière, songer à vous et à vos enfants.

Le comte de Verdraine est ruiné, si complètement ruiné que la vente de tout ce qu'il possédait ne le libérera pas entièrement envers ses créanciers ; et l'on peut se demander ce qu'il va faire, ce qu'il va devenir, si, après avoir entretenu la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, celle-ci ne l'entre-tient pas à son tour, lui rendant ainsi une partie des sommes folles qu'il a dépensées pour elle.

Dans tous les cas, à moins que vous n'alliez retrouver le comte à Paris, ce qui est loin de votre pensée, j'en suis sûr, vous ne reverrez jamais le père de vos enfants. Vous pouvez être assurée qu'il ne réparera jamais dans le Dauphiné. Le fou, il vous a abandonnés tous les trois, et comme il est incapable d'avoir des regrets, de se repentir, il ne viendra pas vous retrouver. Et d'ailleurs le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas ; est-ce à vous qui, pour le sauver de la prison, pour anéantir la preuve du crime de faussaire, avez vendu vos diamants, le dernier morceau de pain de vos enfants, est-ce à vous qu'il viendra dire : " Je veux encore tenir mon rang dans le monde, je veux encore m'amuser, donnez-moi l'argent qui m'est nécessaire pour me livrer à mes goûts, pour satisfaire mes passions ? Non, n'est-ce pas ?

Il importe peu au comte que sa femme et ses enfants soient dans la misère, mais il ne veut pas de la misère pour lui. Mais pense-t-il seulement qu'il a une femme et des enfants ? Depuis qu'il est parti de Grenoble, emportant tout et ne nous laissant que ce qu'il n'avait pas pu vous prendre, sa conduite prouve bien qu'il s'est considéré comme n'ayant plus ni femme ni enfants.

Ah ! comtesse, tout ce qui est arrivé, je vous l'avais prédit, et je n'étais pas prophète... connaissant bien de Verdraine, il ne m'était pas difficile de deviner l'avenir. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ?... Ah ! que de tourments vous auraient été épargnés !

Il fit un pas de plus, se rapprochant de la comtesse, et resta un instant silencieux la couvant d'un regard, comme à l'époque à laquelle il faisait allusion.

— Paule, reprit-il d'une voix douce et qu'il réussit à rendre un peu tremblante, je vous aime, je vous aime toujours avec toutes les ardeurs d'un cœur que vous avez rejeuni et qui s'est donné à vous pour la vie.

— Monsieur !...

— Paule, le temps et l'éloignement n'ont fait que rendre mon amour plus vif, mon dévouement pour vous plus grand, mon respect plus profond encore. Paule, je vous aime, je n'ai pas cessé un instant de vous adorer !

La jeune femme hochait la tête en le regardant avec plus de tristesse que d'indignation.

— Vos paroles ne me causent pas une grande surprise, monsieur de Miray, dit-elle, je m'attendais à les entendre. Il fallait bien que vous fussiez venu ici aujourd'hui pour quelque

chose. Vous m'avez dit, il est vrai, que vous aviez pensé à venir à mon aide, que vous accouriez à mon secours ; mais, continua-t-elle d'un ton amer, je sais qu'un ami sincère comme vous ne fait rien pour rien, je sais le prix qu'il faudrait mettre à l'aide que vous offrez.

Depuis hier vous êtes le maître des Bergères et je ne suis plus ici chez moi, mais ne trouvez-vous pas que vous dépassez un peu les droits du propriétaire ? Ah ! monsieur, monsieur, vous n'avez pas même pitié de mon malheur !

Elle le regarda fixement, et d'une voix plus forte :

— Eh bien non, monsieur, non, vous n'auriez pas dû oser me tenir un langage qui renouvelle l'outrage que vous m'avez déjà fait en le rendant plus sanglant encore, car, hélas ! je ne suis plus dans la même position qu'autrefois.

M. de Miray se redressa comme s'il eût reçu un coup de fouet.

— Si votre position n'est plus la même, madame la comtesse, répliqua-t-il d'un ton peiné qui contrastait avec l'expression hautaine de sa physionomie, vous êtes toujours aussi injuste envers moi, je ne mérite pas que vous me traitiez avec une pareille rigueur ; non, je ne mérite pas d'être traité ainsi, quand je ne pense qu'à votre avenir, à celui de vos enfants et au moyen de vous arracher à une existence malheureuse.

Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, madame, mes paroles ne sont pour vous un outrage ; est-ce qu'un homme a jamais osé trahir une femme en lui avouant l'amour qu'elle lui a inspiré ?

Avant que votre mari vous eût abandonnée, quand vous l'aimiez encore, vous pouviez avoir des scrupules et je l'ai compris ; mais maintenant vous êtes libre.

— Libre, monsieur, libre ! exclama la jeune femme.

— Sans doute, puisque vous n'avez plus d'époux.

Le visage de Paule parut s'illuminer et elle répondit, avec un accent que rien ne saurait rendre :

— Monsieur, j'ai mes enfants !

— Oh ! vous les aimez, je le sais ; mais faites donc quelque chose pour eux !

— Je ferai pour eux tout ce que je pourrai ; mais je ne pourrai jamais faire ce que vous voudriez !

— Comtesse, vous ne voulez donc pas croire à mon amour ?

Elle répondit par un regard de mépris.

— Pourtant il est sincère, continua-t-il, et je vous le dis encore aujourd'hui, si vous vouliez m'aimer... un peu, je consacrerai ma vie tout entière à faire de vous la plus heureuse des femmes.

Elle haussa les épaules en même temps qu'un sourire nerveux crispait ses lèvres.

— Comtesse, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que mon amour est capable de faire pour vous, laissez-vous convaincre et vous verrez... Je vous en prie, Paule, autant pour vous que pour moi, ne repoussez pas mes offres.

— Vous devriez voir, monsieur, que je vous écoute avec une patience que je n'aurais pas eue dans un autre temps, mais, sachez le, si vous n'étiez pas le maître de cette maison, je vous aurais déjà montré la porte.

Un sombre éclair sillonna le regard de M. de Miray, il blêmit de colère, mais, s'efforçant de se contenir, il répliqua :

— Madame la comtesse, je ne parviens pas à admirer votre vertu, que je trouve d'ailleurs fortement exagérée ; je ne l'admire pas parce qu'elle se place dans votre situation comme un non-sens. Voyons, comtesse, à quoi vous sert-elle, votre intraitable vertu ?

— A rester digne de mes enfants et de moi-même ! riposta froidement la jeune femme.

De Miray resta un instant tout décontenancé et cherchait vainement une réplique.

Mais il retrouva bientôt son aplomb et son audace.

— Il me semble, dit-il, que la comtesse de Verdraine, libre comme elle l'est, a parfaitement le droit, sans avoir aucun reproche à s'adresser, d'aimer un galant homme.

— Peut-être, en effet, ai-je ce droit, monsieur.

— Eh bien, alors, aimez-moi !

—Je peux avoir le droit d'aimer, monsieur, mais je n'ai pas le droit de déshonorer le nom que portent mes fils.

—Hé, comtesse, une femme ne commet pas un crime en aimant.

—C'est votre morale, monsieur, mais ce n'est pas la mienne.

—En vérité, madame la comtesse, vous avez une manière de voir les choses qui n'est plus de ce temps. Si c'est un jeu, cessez-le ; à quoi bon avec moi y mettre tant de coquetterie ? Allons, soignons amis, et je vous rends le bonheur que vous avez perdu, et je donne à vous et à vos enfants la fortune que vous n'avez plus.

—Mon Dieu, vous voulez que j'entende de pareilles choses ! murmura la comtesse écoeuvée.

—Paule, dites un mot, un soul, et pas plus tard que demain, vous rentrerez triomphante au château de Verdraine.

La malheureuse laissa échapper une plainte sourde et cacha sa figure dans ses mains.

—Paule, continua de Miray, qui croyait voir dans les angoisses de la pauvre comtesse les derniers scrupules d'une vertu prête à capituler, Paule, je vous aime, je vous adore, cet amour que vous m'avez inspiré me brûle, me consume... Je n'ai jamais aimé comme je vous aime ; c'est plus que de l'amour, c'est de la folie, de la fureur, c'est tout ce que vous voudrez ; je ne peux plus vivre avec cette fièvre que vous avez mise en moi ; Paule, Paule, aimez-moi !

Il lui prit la main, qu'elle retira vivement en poussant un cri, comme si elle eût touché un fer rouge.

—M. de Miray, dit-elle en le tenant sous son regard écrasant de mépris, je suis bien qu'à une pauvre femme comme moi on peut se permettre de dire bien des choses ; mais s'il y avait encore en vous quelque chose d'honnête, vous rougiriez de l'indignité de votre conduite, vous ne seriez pas sorti du respect que l'on doit à mon malheur.

Je croyais avoir droit à certains égards, au moins à un peu d'estime, eh bien non, il se trouve un homme, qui se disait autrefois mon ami, qui me parle comme il parlerait à une femme de rien, à une courtisane ! C'est odieux, cela, monsieur de Miray, c'est odieux !

Après une pause, elle continua.

—Pour le comte de Verdraine et moi, monsieur, vous avez été un homme néfaste ; et, tenez, quelque chose me dit que votre funeste influence n'a pas été étrangère à ce faux en écriture commis par M. de Verdraine.

De Miray ne put s'empêcher de tressaillir. Paule reprit :

—Et vous venez me dire, avec cette audace d'homme riche qui se croit tout permis vis-à-vis d'une femme à bout de ressource, vous venez me dire : Aimez-moi !... Moi, vous aimer ! Ah ! que Dieu me garde d'un pareil malheur, qu'il me préserve de cette honte ! Mais non, je n'ai pas ce malheur à redouter. Et, puisqu'il faut le dire, monsieur, sachez que je ne bais qu'un homme au monde, et cet homme, c'est vous !

Plus je vous entends, plus je sens grandir le mépris que vous m'inspirez et plus je vous vois, plus vous me faites horreur !

M. de Miray ne se courba point sous ces terribles paroles ; il grince des dents, ses traits se contractèrent affreusement et son regard chargé d'éclairs prit une expression d'atroce méchanceté. Il n'avait plus à se contenir.

—Ma foi, belle comtesse, répliqua-t-il d'une voix sourde et railleuse, vous avez raison de me malmenier de la bonne façon ; vous me faites reconnaître que je me suis conduit vis-à-vis de vous comme un véritable niais. En vérité, qu'avais-je besoin de faire du sentiment ? Pourquoi suis-je venu vous parler de mon amour, de mon dévouement, de la part que je prends à vos peines, de l'intérêt que j'ai pour vous, de toutes choses, enfin, qui vous laissent parfaitement froide ?

J'aurais dû me rappeler que le plus court chemin est toujours le meilleur et vous dire tout de suite : Comtesse, avant qu'il soit peu vous allez être dans la misère, si vous ne trouvez pas un moyen de l'éloigner de vous ; eh bien, ce moyen, je vous l'offre. Faisons un marché.

—Oh ! oh ! fit la pauvre jeune femme dont les yeux flamboyèrent.

—Voilà ce que j'aurais dû vous dire tout d'abord, continua le misérable, mais il est toujours temps de réparer une sottise ; vous savez que je suis riche à millions ; je veux vous avoir et je ne marchand pas ; voyons, dites, belle comtesse, quel prix dois-je mettre à votre possession ?

Paule, qui était restée un instant comme frappée de stupeur et n'en pouvait croire ses oreilles, bondit enfin sous l'outrage et fit entendre un rugissement de lionne blessée. Puis toute frémissante, livide, dardant sur le cynique et infâme personnage la flamme de son regard, elle s'écria :

—Monsieur de Miray, vous êtes un lâche, le plus lâche de tous les hommes, et je me demande si vous n'êtes pas le plus horrible monstre que la terre ait jamais porté.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et Georges et Edouard entrèrent ; mais à la vue de M. de Miray, ils s'arrêtèrent comme effrayés.

—Mes enfants ! mes enfants ! cria la mère.

IX

LE DÉPART

Paule, pliant les jarrets, s'était accroupie et avait ouvert ses bras.

Les deux petits ne firent plus attention à l'homme qu'ils reconnaissaient, mais dont ils avaient peur par instinct.

Ils s'élançèrent vers leur mère avec ce doux cri des enfants :

—Maman, maman !

Paule les reçut sur son cœur, les étreignit fiévreusement et les couvrit de baisers.

—Tableau charmant ! fit de Miray en ricanant, oui, vraiment, tout à fait charmant et encore plus touchant !

La jeune femme se redressa comme mue par un ressort.

—Monsieur de Miray, dit-elle d'une voix tremblante de colère, si mes fils avaient l'âge d'homme, savez-vous ce que je leur dirais ? Je leur dirais : Vous voyez cet homme, c'est un misérable, un être vil, abject, il vient d'insulter votre mère ; demandez-lui raison de ses outrages, vengez-moi !

De Miray se mit à rire.

—Hé ! hé, fit-il d'un ton narquois, il est fort heureux pour moi que je n'aie affaire qu'à deux moutards ; mais pour peu que vous y teniez, charmante comtesse, j'attendrai qu'ils grandissent et aient la force de tenir une épée.

Le petit Georges s'approcha de M. de Miray et se campa fièrement devant lui.

—Monsieur de Miray, dit-il, je ne vous aime pas.

—Ah ! vraiment ? Et pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

—Parce que vous avez insulté maman ; vous êtes un vilain homme, monsieur de Miray, et si j'étais grand ..

—Que ferais-tu si tu étais grand ?

—Je me battrais avec vous et je vous tuerais !

—Bravo, comtesse, bravo, le bambin vous a comprise. Hé, mais, il promet, ce rejeton des Verdraine, et si rien ne l'arrête en chemin, il ira loin.

Oui, ma foi, ajouta-t-il cruellement, il y a de l'étoffe dans ce petit bonhomme ; il ne lui manque rien pour être un jour digne de son père.

Ces odieuses paroles produisirent sur le cœur de la comtesse l'effet d'une morsure. Mais elle ne se donna plus la peine de les relayer ; elle se contenta de détourner la tête avec un mouvement de suprême dégoût.

—Maintenant, comtesse, que vous avez près de vous ces deux terribles défenseurs, reprit ironiquement de Miray, je prends le parti de me retirer ; mais laissez-moi vous dire que je ne me tiens pas pour vaincu. Vous réfléchirez, la nuit porte conseil... et puisque j'en suis à citer des proverbes, je vous engage à méditer celui-ci : La faim fait sortir le loup du bois ; moi, de mon côté, je méditerai cet autre : Qui veut la fin veut les moyens.

Je reviendrai, demain matin, madame la comtesse, et, si vous le voulez bien, nous causerons de nouveau de nos petites affaires.

Il marcha vers la porte qui étaient restées ouvertes, mais avant d'en franchir le seuil il se retourna.

— Ah ? fit-il en regardant sournoisement la jeune femme qui était halotante et se soutenait à peine, une idée, une excellente idée vient de me venir subitement : les Bergères sont un délicieux séjour et je vais, dès demain, m'y installer pour un ou deux mois. Quo pensez-vous de cela, madame la comtesse ? Oh ! je ne vous gênerai pas beaucoup ; il y a justement dans le pavillon une chambre et un cabinet qui ne sont pas occupés.

Je me trouverai admirablement près de vous, ajouta-t-il avec une ironie mordante, et puis nous aurons le plaisir de nous voir tous les jours.

Paula se sentit frissonner de la tête aux pieds.

De Miray attendit un instant et voyant que la jeune femme restait muette :

— A demain donc, madame la comtesse, dit-il.

Et il disparut.

Paula laissa échapper un sourd gémissement, regarda ses enfants avec une indicible angoisse et s'affaissa sur un siège comme une masse.

C'était dans la terreur et l'horreur que lui inspiraient M. de Miray qu'elle avait puisé la force de lui répondre ; c'était son indignation, c'était une juste colère qui l'avait soutenue ; et maintenant qu'elle n'était plus surexcitée, que ses nerfs s'étaient détendus, il lui semblait que tout son courage, toute son énergie l'avaient pour toujours abandonnée.

Elle était brisée, anéantie : jamais, dans ses plus mauvais jours, elle n'avait été accablée ainsi, jamais elle ne s'était sentie aussi profondément découragée.

Elle jeta autour d'elle des regards éperdus. Il y avait de l'égarément dans ses yeux.

— Oh ! cet homme, cet homme ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Il y avait dans ces seuls mots toutes les imprécations, toutes les malédictions.

Et il avait dit, cet homme : Je reviendrai demain.

Quoi, Paula subirait-elle une fois encore l'odieuse présence de M. de Miray ? Fallait-il qu'elle eût encore des frissons d'épouvante et d'horreur à la vue de ce misérable ? Non, non, c'était impossible !

N'avait-il pas dit aussi, cet homme : Je vais venir demeurer aux Bergères ? Evidemment ces paroles contenaient une menace. Quels pouvaient donc être ses projets ? Mais peut-être avait-il voulu faire comprendre à la comtesse qu'elle n'était plus chez elle aux Bergères et qu'elle devait s'en aller. Cependant, si telle avait été son intention, il aurait pu tout aussi bien parler en maître et dire nettement à la malheureuse : Les Bergères m'appartiennent, il ne me plaît pas que vous y restiez plus longtemps, je vous chasse de ma maison !

Quoiqu'il en soit, la pauvre Paula s'était déjà dit que lorsqu'il arriverait aux Bergères, le lendemain, M. de Miray ne l'y trouverait plus.

Mais comment allait-elle faire avec le peu d'argent qui lui restait. Elle n'en savait rien et n'avait pas le temps de songer aux difficultés. Elle n'avait qu'une seule idée : partir ou plutôt s'enfuir pour échapper au misérable qu'elle savait capable de tout.

D'ailleurs, elle ne raisonnait plus. Elle avait l'esprit singulièrement troublé, était en proie à une sorte de délire. C'était un autre genre de surexcitation.

Les deux garçonnets jouaient dans un coin du salon, faisaient un assez grand bruit et elle ne les entendait pas.

Dans son cerveau, il y avait un chaos de pensées qui s'agitaient, se heurtaient tumultueusement, toutes étaient confuses, se confondaient, s'absorbaient les unes dans les autres et se noyaient dans la vague.

La malheureuse était tout étourdie et comme prise de vertige.

A un moment, s'obstinant à vouloir saisir une pensée qui lui échappait toujours, elle crut qu'elle devenait folle et poussa un cri d'épouvante.

Les deux enfants accoururent près d'elle et la regardèrent avec effroi.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle en les embrassant, laissez-moi ma raison !

Puis, après un silence, elle reprit avec une expression d'angoisse horrible :

— Mon Dieu, mais vous ne voulez donc pas avoir pitié de moi et de mes enfants ?

Marianne vint faire diversion à cette douleur navrante en annonçant que le déjeuner était prêt.

Paula prit ses enfants par la main et les conduisit dans la salle à manger. Les chers petits mangèrent d'assez bon appétit ; mais ils avaient le cœur gros, car ils voyaient que leur mère avait un grand chagrin, qu'elle n'était pas dans son état naturel.

Elle avait essayé de manger aussi un peu, mais cela avait été impossible, le morceau n'avait pu passer.

— Maman, lui dit Georges, prêt à pleurer, pourquoi ne manges-tu pas ?

— Je n'ai pas faim, mon chéri, répondit-elle.

Cependant Marianne lui ayant fait du thé, elle parvint à en boire une petite tasse.

Le repas des enfants terminé, elle les envoya jouer dans le jardin auprès de Mme Verdret.

Elle rentra dans le salon. Sa lettre presque entièrement écrite, l'encre et la plume étaient toujours là, sur le guéridon. Elle prit les feuilles couvertes de son écriture, y attacha longuement son regard.

— A quoi bon leur dire toutes ces choses ? murmura-t-elle d'une voix creuse. Et puis envoyer cette lettre est maintenant inutile.

Comme prise d'un nouvel accès de désespoir, elle froissa le papier entre ses mains fébriles et le glissa dans la poche de sa robe.

Elle avait dans la gorge des sanglots qui l'étranglaient, l'empêchaient de respirer ; elle aurait voulu pleurer, cela l'aurait sans doute soulagée, mais elle ne pouvait pas. Ce sont presque toujours les plus grandes douleurs qui sont sans larmes. Ses yeux restaient secs, effarés, et avaient cet éclat de mauvais augure qui précède certaines agonies.

Elle se jeta dans un fauteuil et essaya de réfléchir, de donner une forme nette au projet qu'elle avait conçu ; mais elle retrouva dans sa tête le même désordre qu'avant le déjeuner, tout y était dans une épouvantable confusion. Et de nouveau elle eut peur de perdre la raison. Et elle pensait malgré elle à Mme de Brogniès, cette femme fatale, qu'il lui semblait voir enchaînée dans un cabanon d'une maison d'aliénés.

Jusque vers quatre heures, elle resta comme clouée sur son fauteuil, gardant une immobilité effrayante et dans un état de prostration et de torpeur non moins effrayant.

Elle se ranima en entendant les voix de ses enfants qui venaient demander leur goûter à Marianne, sans oublier la tartine à Miro.

Ils demandèrent où était leur mère et pourquoi elle ne venait pas avec eux au jardin.

— Votre maman se repose, répondit Marianne, il ne faut pas la déranger.

La domestique était bien triste en disant cela ; cependant elle ne savait pas dans quel pitoyable état se trouvait sa maîtresse. Dans la matinée elle avait vu écrire la comtesse et elle pensait qu'elle écrivait encore.

Les enfants s'éloignèrent, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit.

Paula, qui avait un instant prêté l'oreille, n'entendit plus rien. Alors elle se dressa debout, sombre, farouche.

— Il le faut, il le faut, prononça-t-elle sourdement.

Elle avait définitivement pris une résolution désespérée. Elle parut retrouver subitement toute son énergie, probablement par suite d'une nouvelle irritation du système nerveux.

Elle entra dans sa chambre et dans celle des enfants et avec une vivacité étonnante, une sorte de fureur, vida les armoires, les tiroirs des commodes et rempli trois grandes malles de tout ce qui appartenait à ses enfants, de son linge et de ses effets d'habillement, robes, manteaux, costumes déjà vieux et passés de mode, qui lui rappelaient le temps où elle se figurait qu'elle était heureuse, où elle ne pensait guère que le malheur pût jamais l'atteindre.

Elle rangea les malles contre la muraille et avec intention, sans doute, ne les ferma point.

Ce que venait de faire la comtesse était bien les préparatifs d'un départ précipité ; mais à la façon dont elle avait résolu de se mettre en route et de voyager, elle devait abandonner ses bagages.

À cinq heures et demie, les enfants remontèrent. Paule resta avec eux dans la salle à manger jusqu'à l'heure du dîner. Elle les encouragea à faire un bon repas et elle-même parvint à manger suffisamment pour ne pas avoir à redouter une faiblesse causée par la faim.

Tout de suite après le dîner, la comtesse mena les enfants dans leur chambre, leur fit dire la prière du soir qu'elle leur avait apprise, pria avec eux, puis les déshabilla et les mit au lit, les embrassant et bordant leur couverture comme d'habitude.

Les pauvres petits étaient fatigués ; ils avaient beaucoup couru dans la journée, ils ne trouvèrent pas que leur mère les couchait plus tôt qu'à l'ordinaire.

Paule aussi avait grand besoin de prendre un peu de repos ; mais elle ne voulait pas se coucher. Dans la chambre des enfants, il y avait un canapé sur lequel la mère s'étendit.

Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir.

La comtesse entendit sonner huit heures, huit heures et demie, neuf heures. Un bruit de pas au-dessus de sa tête lui apprit que Marianne avait terminé son ouvrage et se couchait. Elle avait entendu le fermier qui marchait dans la cour et parlait à Miro après l'avoir attaché.

Tout était devenu silencieux ; le chanteur des nuits, le rossignol lui-même se taisait. Il n'y avait plus que le vent qui se faisait entendre en agitant les cimes des vieux sapins.

La lampe dont la comtesse avait baissé la mèche et l'abat-jour ne jetait plus dans la chambre qu'une faible lueur.

À dix heures Paule dormait. Le sommeil l'avait vaincue. Mais ce fut un sommeil agité, tourmenté par d'incessants cauchemars et augmentant la fièvre au lieu de la calmer.

Soudain, sentant comme un poids très lourd sur sa poitrine, elle se réveilla en sursaut, bondit sur ses jambes et promena autour d'elle ses yeux hagards. Elle venait de rêver que M. de Miray avait le pied sur sa poitrine et l'écrasait. Ce n'était qu'un cauchemar succédant à d'autres également terribles, mais elle était haletante, moite de sueur et fortement oppressée.

Elle releva l'abat-jour de la lampe, haussa la mèche, fit remonter l'huile, et alla voir l'heure à la pendule de sa chambre. Une heure était sonnée.

— Oh ! je n'aurais pas dû dormir ! murmura-t-elle. Verdret se lève toujours entre deux et trois heures pour donner à manger à ses chevaux, et je ne veux pas qu'il me voie partir.

Les deux enfants dormaient comme des bienheureux, à poings fermés. Doucement, avec des baisers, elle les réveilla. Ils se frottaient les yeux, et les deux têtes lourdes de sommeil retombaient sur l'oreiller. La mère les embrassa encore ; elle avait de l'eau sucrée dans un verre, elle les fit boire. Enfin, au bout d'un instant, ils firent complètement éveillé.

Sans perdre une minute, la comtesse les habilla le plus rapidement qu'elle put ; elle avait dans sa chambre, tout prêt, son petit sac de voyage, elle le mit à son bras, puis prit Edouard par la main, qui donna son autre main à son frère.

— Venez, mes chéris, dit-elle, marchons doucement et ne parlez pas.

Ils sortirent sans bruit du pavillon. Mais Miro avait emille fine le sommeil léger, il fit entendre un grognement

sourd, puis un aboiement sonore. La comtesse tressaillit. Mais le chien n'aboya plus, ayant déjà senti que c'étaient sa maîtresse et ses jeunes maîtres. Il s'élança hors de sa niche et fit des bonds terribles qui auraient pu rompre sa chaîne, si elle n'eût pas été d'une solidité à toute épreuve. Les enfants voulaient aller près de leur bon ami Miro pour lui faire une caresse avant de partir ; mais Paule les en empêcha et les entraîna rapidement vers la porte de sortie, qui n'était jamais autrement fermée qu'au loquet.

La comtesse et ses enfants furent bientôt hors de la ferme, et vingt minutes plus tard ils se trouvaient en rase campagne, au milieu des champs cultivés et sur un chemin raboteux, étroit, aux ornières profondes, que Paule ne connaissait pas. Où ce chemin, dont la pente était assez raide, allait-il la conduire ? Elle l'ignorait, elle ne pouvait pas le savoir. Mais qui lui importaient les étapes, du moment qu'elle s'enfuyait des Bergères où elle avait senti que ses enfants et elle n'étaient plus en sûreté ?

Elle n'avait ni peur des ténèbres qui l'environnaient, ni de ces noirs et terribles fantômes que les âmes faibles croient voir se dresser menaçants dans la nuit, ni de l'inconnu qui s'ouvrait devant elle.

— Que Dieu nous conduise, disait-elle.

Elle pouvait se trouver en face de quelque bête dangereuse, en face d'un loup, par exemple ; mais pour elle, le plus hideux reptile, le plus féroce carnassier étaient moins à redouter que M. de Miray.

Et elle marchait aussi vite que les petites jambes d'Edouard et de Georges le permettaient.

Elle s'était écartée de la route qui conduisait à Grenoble et de celle qui menait à Saint-Marcellin et cela volontairement. Elle craignait que M. de Miray ne se mit à sa poursuite et elle voulait échapper à toutes les recherches. Pour cela, elle était bien décidée à se tenir à distance des villes et même des villages autant que possible. Elle se serait enfoncée dans un désert si un désert se fût trouvé devant elle.

À un moment où elle s'était arrêtée pour que ses enfants se reposassent, elle leur avait dit :

— Les hommes sont méchants, nous les fuyons ; nous en rencontrerons sans doute sur notre chemin, et s'ils nous demandent qui nous sommes, nous ne leur répondrons pas. Personne ne doit savoir que la comtesse de Verdraine et ses enfants sont sans asile, et s'il nous faut implorer la charité, tendre la main pour recevoir un morceau de pain, nous le ferons avec moins de honte.

Georges et Edouard avaient répondu :

— Oui, maman.

Pauvre comtesse Paule ! Elle est loin encore du sommet de son calvaire, elle n'est pas encore à la fin de ses souffrances.

Mais il arrive un moment où Dieu dit :

— C'est assez !

Marche, Paule, marche ! Tu l'as dit ; il faut que ta destinée s'accomplisse ! Marche ! la Providence veille sur les malheureux, sur les mères et les enfants.

Quand M. de Miray arriva à la ferme, à peu près à la même heure que la veille, il trouva Marianne en larmes et Verdret et sa femme dans la consternation.

Il devint blême de fureur en apprenant que la comtesse et ses enfants avaient disparu.

— Ils sont partis à pied, monsieur, dit Marianne en sanglotant.

— Depuis longtemps ?

— La nuit dernière.

— Comment, elle est partie la nuit avec ses enfants, et vous ne l'avez pas retenue ?

— Mais nous ne savions rien, monsieur, répondit le fermier, c'est seulement ce matin, à huit heures, que nous avons appris la chose quand nous avons entendu Marianne appeler à grands cris sa maîtresse et les deux petits.

— Partie, partie ! murmura de Miray ; quelle route a-t-elle prise ? Peut-être n'est-elle pas loin encore ?

— Dame, fit Verdrot, des enfants ne marchent pas comme des hommes et leurs jambes sont vite lassées. Malgré cela ils doivent avoir fait déjà un bon bout de chemin, car c'est à deux heures du matin qu'il sont partis.

— Comment le savez-vous ?

— Miro a aboyé.

— Ah ! le chien ! Mais où est-il ? Est-ce que la comtesse a emmené Miro ?

— Non, monsieur, Miro était encore à l'attache ce matin à dix heures. Pauvre Miro, je ne pensais pas à lui... Et il faisait un vacarme... Je l'ai détaché et aussitôt il a pris la clef des champs.

— Il court après elle.

— Oh ! ça monsieur, c'est sûr

— Ainsi, reprit de Miray, elle n'a rien emporté ?

— Rien monsieur, rien, répondit Marianne, pourtant, hier soir, sans que je me sois doutée de rien, elle avait fait ses malles.

— Ah !

— Et les malles sont dans la chambre

— Ceci indique qu'elle a l'intention de faire prendre son linge et ses effets par un messenger quelconque. Seulement je vous prévins que les malles doivent rester où elles sont jusqu'à nouvel ordre, elle ne sortiront pas du pavillon sans ma permission.

M. de Miray était venu à cheval. Il se remit en selle, et pensant avec raison que la fugitive ne s'était pas dirigée vers Grenoble, il piqua des deux et se lança à fond de train sur la route de Saint-Marcellin.

Au premier village il s'arrêta et demanda si l'on n'avait pas vu passer une jeune femme avec deux enfants. On lui répondit non.

Au deuxième et au troisième village il fit les mêmes questions qui eurent la même réponse.

— Diable, fit-il en tordant rageusement sa moustache, est-ce qu'elle me chappera ! Oh ! nous verrons cela ! Il faudra bien que je la retrouve !

Jugeant inutile d'aller jusqu'à Saint-Marcellin, il tourna bride et reprit le chemin des Bergères.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

LA SIXIÈME PARTIE A POUR TITRE

LES MALHEURS DE LA COMTESSE

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

— MAISON — AU BON MARCHÉ Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été
commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Seersuckers, 2½ la verge en montant. Indiennes, belles couleurs, 6c la verge, valant 10c. Gingham, cossous, 5c. Skirting à Jupes, 7c. Toile à Essuie-mains, 5c et plus. Tolle de table, pure, 15c la verge. Chambres, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à Robes, toutes réduites: une ligne à 4c la verge; une bonne qualité, 5c la verge, et tout lainé, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Grenadine noire, à 10c la verge, valant 25c.

Cachemires noirs, tout lainé

Valeurs spéciales à 15c, valant 60c. À 50c valant 70c. À 55c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra: 25c valant 35c; 45c valant 60c. 30c valant 50c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00.

Venez voir ces lignes: 75c valant \$1.00, 50c valant 65c, \$1 valant \$1.10.

1 casse, soie Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.
GARANTI RES—Grand assortiment de marchandises perles, pannoaux; devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe perlée, autres vendus à 50c et \$1.65 en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la verge, en montant, Jolis patrons.

SOLS-VÊTEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.
BAS—Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.
GANTS—En soie à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid, 1 lot à 23c, à 10c et 15c valant 30c et 75c.

COLLETS et MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.
RUBANS—Réduits à un tiers du prix: 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.
MOUTONNÉS—2 pour 5c, avec bords de couleurs: 3, 5, 8 et 10c chacun.
PATAFLIÉS—Demandez à voir nos parapluies à 15c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869, Rue Notre-Dame Ouest, 1871

MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et de vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour
J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier chef ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & C^o

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL